ACTION POÉTIQUE

128

MOSCOU JUIN 92

Marina Tsvétaïeva

Alexandre Blok - Henri Deluy - Blondel de Nesles
Armand Olivennes - Homère - Michael Palmer - Joseph
Guglielmi - Pascal Boulanger - Olivier Desmarais
Sandra Moussempès - Christian Garcin - Claude Adelen
Andrée Barret - Christophe Gence - Michel Plon

128
action poétique

rue J. Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n°2, 77210 Avon.

★

publié avec le concours du Centre National des Lettres
et du Conseil Général du Val-de-Marne

À PARAÎTRE

Poésie / Informatique - L'épigramme

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITÉ DE RÉDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Olivier Cadiot, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Emmanuel Hocquard, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton.

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL : Jean-Pierre Balpe.

COUVERTURE : Conception Jordi Vidal et Pierre Delvincourt.

RÉDACTION : 3, rue Pierre-Guignois, 94200 Ivry-sur-Seine.

DIFFUSION : Depuis janvier 1992, *Action Poétique* assure sa propre diffusion. Toutes les commandes de librairies ou de particuliers, toutes les demandes de réassortiments sont à adresser directement à la revue, pour tous les numéros disponibles.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 200 F - Etranger : 300 F
France : 8 numéros : 340 F - Etranger : 560 F
(voir bulletin d'abonnement en fin de numéro)

C.C.P. Paris 4294 55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

Gérant responsable : Henri Deluy — Dépôt légal : 3e trimestre 1992
I.S.B.N. : 2-85463-62-3 - ISSN : 0395-0018 — N° Commission paritaire : 56995
Imprimerie Thierry - 1, rue Vouland - 30900 NIMES - Tél. 66.76.20.09 - Fax 66.38.34.08

ACTUALITÉS

Moscou, juin 1992 - Marina Tsvétaïeva, Alexandre Blok, le capitalisme utopique : *Henri Deluy* 2
La Lettre de *Sarah Jane W* 18
Des morts précoces : *Michel Plon* 19
Le Journal de *Joseph Guglielmi* 23
Le Billet d'*Emilie Depresles* 25

BLONDEL DE NESLES

L'énigmatique Blondel de Nesles : *Armand Olivennes* 26
Cinq chansons : *Blondel de Nesles*, choix et traductions *Armand Olivennes* 28

HOMÈRE

Iliade, chant III : *Homère*, retraduction *Bruno Cany* 39

POÈMES

H : *Michael Palmer*, traduction *Emmanuel Hocquard, Christine Michel* 51
Poème pour Acidalia : *Joseph Guglielmi* 54
Histoires (extraits) : *Pascal Boulanger* 55
Pièces rapportées : *Olivier Desmarais* 58
La loge : *Sandra Moussempès* 62

VIDA

Etienne Dolet : *Christian Garcin* 65

CHRONIQUES, NOTES, REVUES

La chronique de Claude Adelen / Mathieu Bénezet (Pascal Boulanger) / Paul Louis Rossi : La montagne de Kaolin (Andrée Barret) / Frédéric Wandelère : Le Dilettante (Christophe Gence) / Josée Lapeyrère : Le Tour de France (Michelle Grangaud) / À propos de poésie grecque et latine (Dominique Buisset) / Revues / Des mots à ne pas oublier / Bulletin d'abonnement / Lire / L'huitre aux petits légumes (H. D.)

Sur notre couverture : *Marina Tsvétaïeva*

MOSCOU, JUIN 92 : MARINA TSVÉTAÏEVA, ALEXANDRE BLOK, LE CAPITALISME UTOPIQUE...

CAHIER

(Extraits)

Mercredi 17 juin,

Pour la première fois, je vais tenir un cahier, au cours d'un voyage et d'un séjour - assez bref. Un cahier de Moscou ; où je suis déjà venu plus de vingt fois ; où j'essaie de me persuader que je ne devrais pas venir, cette fois, après ce qui s'est passé. Où j'essaie de me persuader que je n'ai pas envie d'aller.

Il y a des popes dans l'avion d'Air France, de vrais popes mais des popes français, qui lisent *Libération* et commentent entre eux les colonnes du journal.

L'avion est à moitié vide. Voyage rapide.

L'arrivée au-dessus de la région de Moscou : les bois, les lieux où les nazis ont été arrêtés (qu'en disent-ils aujourd'hui, les Russes, des nazis ?)

L'aérodrome. Rien n'a changé, tout a changé : les avions, nombreux, en stationnement, portent encore le drapeau rouge, la faucille et le marteau.

Tout a changé et je ne suis plus le même.

Les policiers, toujours aussi nombreux, aussi jeunes, aussi tatillons.

Nous rejoignons l'appartement, gentiment mis à notre disposition par nos amis, où nous serons logés (la revue qui nous invite, *Iounost*, en échange, n'a plus les moyens de recevoir ses amis à l'hôtel -où il faut payer, très cher, en devises étrangères). Repos, puis dîner au restaurant *Sofia,* devant la statue de Maiakovski avec Anne Pougatch, responsable du secteur étranger de *Iounost*, André Démentiev, rédacteur en chef et Vitali Korotitch, ancien rédacteur en chef de *Ogoniok*. Longue conversation, curieuses assertions de nos amis : "*Le putch, c'est l'incendie du Reichstag*", "*le Russe, chômeur mondial*", ce qui règne actuellement ici, c'est le "*capitalisme utopique*", "*nous n'avons pas vécu au présent, maintenant nous vivons le passé*"... Des paroles explicatives, avec des "*mots*" en chapelet, de la "*psychologie*" pour expliquer ceci, ou cela.

Nous faisons un repas médiocre : caviar sec, hareng sans goût, mais superbe tranche d'esturgeon frais recouverte d'un hachis de carottes et d'oignons (quelques pommes de terre en tranches) ; gâteau étouffant.

Trop de vodka. Trop de cognac après la vodka. Eau minérale.

Près de nous, une vaste table, avec des étrangers et des Russes qui miment l'accent de New York, et des prostituées, l'une d'entre elles est très belle, des cheveux admirables, un port de fillette, habillée comme à Chicago.

La conversation continue : les revues littéraires -ou même plus largement culturelles- sont en péril de mort ; le papier est devenu très cher, les abonnements se sont effondrés, les ventes en kiosques au plus bas, le personnel trop nombreux dans de telles conditions...

L'édition des poèmes complets de *Marina Tsvétaïeva* est en cours, le deuxième tome vient de paraître. *Tania*, notre amie *Tania Pocherstnik* (elle est professeur de français à l'Institut d'histoire et nous accompagne, depuis plusieurs années, lorsque nous sommes à Moscou), *Tania*, sans laquelle je ne pourrais prétendre à "traduire" *Tsvétaïeva*, promet d'essayer de m'avoir ce volume. Retour à l'appartement, dans la banlieue de Moscou, près d'une station de métro, l'avant-dernière de la ligne.

Les parties communes de la maison (l'entrée, les escaliers...) sont dans un état lamentable, crasseuses et abandonnées depuis des années... je travaille un peu. Je récupère : dès l'aéroport, j'ai eu des difficultés à respirer ; une pollution lourde, à base d'essence mal raffinée, comme avant. Je m'endors. Je ne rêve pas.

Jeudi 18 juin

J'aime la langue russe. Autant que la tchèque apprise à Prague. J'aime les poèmes russes, bien que mon rapport à eux soit difficile et que j'ai besoin d'aide. Réveil tôt. Une voiture, mise à notre disposition par la revue *Iounost*, vient nous prendre. Nous faisons des kilomètres : cette ville est sans fin. L'architecture, incommode et lourde, nous tombe dessus malgré la largeur des rues et des avenues. J'ai chaud. J'ai soif. Il va pleuvoir ?

Nous arrivons à *Kolomenskoe*, l'ensemble couvent, maison de Pierre le tzar, église... Au bord du fleuve.

Oui, nous dit *Tania*, le sentiment dominant chez beaucoup de gens envers *Gorbatchev*, c'est la haine. Il a jeté l'enfant avec l'eau sale ; il a tout massacré ; et il est content de lui. Oui, il y a beaucoup plus de produits dans les magasins qu'auparavant (où étaient-ils auparavant ?) -mais à des prix inabordables pour la plupart des gens. Je gagne 2.100 roubles par mois : un kilo de tomates, c'est 100 roubles, un kilo de pommes de terre nouvelles, 80 roubles, un kilo de concombre, 50 roubles, un pull-over quelconque, entre 1.000 et 1.500 roubles. Beaucoup de gens sont payés avec des retards considérables. L'américanisation de la société se poursuit : casquettes, pull, badges, tics, chewing-gum, règne totalitaire de l'argent...

Un flic passe, il porte une longue matraque, laquelle, en langue populaire, est devenue le *"démocratiseur"*.

Un petit plan d'eau, des jeunes filles se baignent, trop grasses : du pain et des pommes de terre, me dit-on, n'améliorent pas la ligne ! *Martine Derrier* (qui travaille avec moi à la Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne, et qui m'accompagne lors de ce voyage) prend ses premières photos.

Nous occupons, *Tania* et moi, un coin de pierre, sous un beau rayon de soleil. Nous traduisons quatre poèmes de *M. Tsvétaïeva*.

Je ne réfléchis pas. Je ne me plains pas.
Je ne discute pas.
Je ne dors pas.
Je n'ai de goût ni
Pour le soleil, ni
Pour la lune, ni pour la mer,
Ni pour le bateau.

Je ne sens pas la chaleur entre ces murs,
Ni la fraîcheur du jardin.
Je n'attends pas le cadeau attendu,
Depuis longtemps désiré.

Le matin ne me plaît pas ; ni
La marche rythmée du tramway.
Je ne vois pas le jour. J'oublie
La date. J'oublie le siècle.

La corde s'effiloche, semble-t-il,
Et moi, je ne suis qu'un petit funambule,
Et moi, ombre de l'ombre d'un autre.
Somnambule aux deux lunes sombres.

13 juillet 1914

J'essaie de comprendre : ces poèmes me captivent, je les aime, et je les déteste, ils sont le contraire de ce que j'essaie de faire, ils s'opposent au combat de nombre d'entre nous, en France, contre le lyrisme de l'effusion et du cœur ouvert. Le deuxième poème est l'un de ceux que *Marina* a écrit pour *Alexandre Blok*, une longue série qui commence avant la mort du poète et se poursuit l'année de sa mort (1921, *Blok* a alors quarante ans).

POEMES POUR BLOK 8 [1]

Et une nuée de mouches autour de haridelles indifférentes,
Et le cher andrinople de Kalouga gonflé par le vent,
Et le cri des cailles, et le grand ciel, et
Le flot des cloches par dessus le flot des blés,
Et les parlotes : les Allemands, –c'est assez mais jusqu'où !–
Et la croix très jaune derrière le petit bois bleu,
Et la douce chaleur, et un tel éclat en tout,
Et ton nom, qui sonne comme : Ange.

18 mai 1916

Ce troisième aussi qui fait à la fois partie du *Camp des Cygnes* et des *Poèmes pour Blok* :

POEMES POUR BLOK 9

Faible rayon dans les ténèbres noires de l'enfer–
Ta voix dans le grondement et l'explosion des obus.

[1] Le numéro qui suit certain titre de poème correspond à la numérotation de ce poème dans une série portant le même titre.

Et là, dans le tonnerre, comme un quelconque
Séraphin, elle annonce, cette voix sourde,

–On ne sait de quels anciens matins brumeux–
Combien il nous a aimés, nous, aveugles et anonymes,

Et le manteau bleu, et le péché –de perfidie... Et
Combien –plus tendrement– plus fortement encore–

Combien il n'a cessé de t'aimer, Russie, disparue
A jamais dans la nuit –pour de tristes histoires !

Et ses doigts glissent –le long de ses tempes–
Ils semblent s'interroger –d'un geste perdu– :

Les jours nous attendent, et la tromperie de Dieu,
Et quel nom à venir pour un soleil qui ne se lèvera plus...

Ainsi, prisonnier en tête-à-tête avec lui-même,
(Ou bien cet enfant qui parle en rêvant)

Nous est apparu –sur toute la vaste plaine–
Le cœur sacré d'Alexandre Blok.

Avril 1920

Et enfin celui-ci :

Je me souviens du premier jour, la férocité des nouveaux-nés,
La brume divine des langueurs, et la gorgée,
L'insouciance totale des mains, le cœur qui manque de cœur,
Et qui tombe comme une pierre –ou un épervier– sur la poitrine.

Et puis voilà, dans les gestes de la pitié et de la fièvre,
Une seule chose : hurler comme un loup, une seule : se prosterner,
Baisser les yeux –comprendre– que le châtiment de la volupté
Est cet amour cruel, cette passion de forçat.

4 septembre 1917

Les gens sont déboussolés (paroles dites entre deux vers, des vers qu'il nous faudra relire de près !) : que penser des vérités anciennes devenues en peu de temps des mensonges (et toutes), que penser des vérités d'aujourd'hui dont on constate qu'elles sont des mensonges ? Une petite fille passe, émouvante avec ses longues tresses et sa robe courte. La maman, qui entend la voix de *Tania* lire deux vers de *Marina*, s'arrête et sourit.

Les opposants qui se manifestent -et manifestent- sont des "*néo-nazis*" d'origines diverses, des anciens de "Pamiat" (un groupe ultra-nationaliste de tendance raciste), des anciens staliniens, des royalistes, des intégristes...

Eltsine n'est plus très aimé, mais qui ? à sa place ?

Accumulations des reproches à *Gorba* : absence d'autorité, laisser-aller, légèreté...

D'énormes freux (je lis dans mon dictionnaire que le mot vient du francique), noir, gris et blanc, ne cessent de se poursuivre et de se talonner d'une branche à l'autre (immenses arbres). Nous reprenons la voiture, pour le couvent et le cimetière de *Novodiévitchi* : brefs arrêts devant les tombes de *Gogol, Maiakovsky, Kroutchev, Hikmet,* la deuxième femme de *Staline* (dont on dit qu'il l'a faite mourir)...

Les responsables de l'appareil du Parti et des Komsomols se sont, pour la plupart, recasés ou replacés : les retournements de vestes sont multiples et spectaculaires. Egalement parmi les gens sans "situation" officielle : telle jeune femme, il y a trois ans encore bien "*dans la ligne*", en est à souhaiter aujourd'hui le retour du tzar, et toujours avec la même sincérité.

Je pense à *Marina,* à son mari *Serge Efron,* officier de l'armée tzariste, puis qui rejoint les rangs des armées blanches, puis qui rejoint l'immigration, puis qui rejoint les rangs du *KGB,* puis qui rejoint l'URSS, puis qui tombe sous les coups de la répression stalinienne...

Et à la solitude de *Marina*

J'ai fêté seule la nouvelle année.
Moi, riche, j'étais pauvre,
Moi, avec mes ailes, j'étais damnée.
Quelque part, beaucoup, beaucoup de mains
Serrées -et beaucoup de vins vieux.
Avec ses ailes, elle était damnée !
Et elle, l'unique, elle était –seule !
Comme la lune –seule, sous l'œil de la fenêtre.

31 décembre 1917

Au centre de Moscou, que nous regagnons pour aller déjeuner, toujours au *Sofia,* nous voyons les affiches d'un film récent, en vogue, *La Russie que nous avons perdu,* évocation idyllique et naïve, et fausse, de la Russie d'avant la Révolution. A vomir. Pour moi, bien sûr.

Les "puissants", les "décideurs" (le mot fait fureur ici aussi) restent au pouvoir.

Une partie de l'aide de la C.E.E. ("l'aide humanitaire" disent les Russes, avec un sourire en coin) a été distribuée directement aux enfants dans les écoles : de l'argent, des billets, de la monnaie...

Devant un kiosque, une belle "baba" russe (enveloppée dans un châle de toute beauté) : elle est courte, plus que dodue, avec un sourire éblouissant, une allure charmeuse.

En kiosque : *Le journal des hommes d'affaires de la Russie et du sud de l'Afrique* ("*du sud de l'Afrique*" !) Parfaitement. Déjeuner quelconque : 1000 roubles à trois. Le change favorise les étrangers (donc nous) d'une manière considérable. Nous sommes des privilégiés, dans ce pays exsangue et perclus.

Nous allons balader, vers la *Place Rouge* et le *Goum.* Des revendeurs partout. Devant un magasin *Yves Rocher,* une foule de femmes de tous âges, apparemment de

toutes conditions, rangées comme à la parade, proposent de tout et n'importe quoi : des spaghettis, des chaussettes, du caviar, du vin, du chocolat, des produits de beauté, une bible en polonais...

Devant le *Musée Lénine* (il doit, en principe, changer de nom et de destination), à l'entrée de la *Place Rouge*, des militants (?) font signer une pétition pour s'opposer à la présence de *Gorba* dans la "*Fondation Gorbatchev*". Des jeunes vendent le journal *Russie soviétique*. Une fille en mini-mini jupe veut me vendre un badge de *Mickey* à tête d'*Eltsine*.

Je ne trouve pas de cartes postales.

La momie de *Lénine* est toujours là, dans son mausolée. La garde d'honneur aussi. Au-dessus d'eux, le drapeau rouge a disparu. Le ciel n'est plus le même.

On vient nous proposer des revues pornos. Les passages souterrains sont devenus des souks. Accumulation de revues pornos : il faut payer 3 roubles pour les feuilleter. Un premier hebdo de type *Lui* sort depuis quelques mois (*André*, tel qu'il se nomme, et sa couverture est plus que porno, *Lui* en rougirait).

Quête pour la reconstruction d'une église, détruite après la *Révolution*, au coin de la *Place Rouge*. Beaucoup de gens versent. Mendiants en masse. Tziganes en masse (où étaient-ils, avant ?). *Marina, Marina*, je ne souhaite pas que tu sois là. Je ne te souhaite pas ici, dans la dégradation totale des lieux, parmi les esprits brisés, les profiteurs écarlates, les allégories efflanquées, les têtes étrillées, les nouveaux chamans et les anciens rituels... Puis un jeune homme à cravate serrée, chemise blanche à manches trop courtes, nous propose des billets pour le *Bolchoï* : payables en dollards.

Nous restons aux aguets devant la statue de "*Minine et Pojarsky*", devant la cathédrale St-Basile (et l'entrée de service du *Kremlin*) : nous sommes en 1612, et nos deux héros sont les organisateurs de la résistance et de la guerre de libération contre les Polonais, nous sommes en 1992 et nos deux héros sont devenus le symbole des regroupements nationalistes ultra.

Le Goum, l'étrange, le mirifique, le splendide bâtiment, le magasin incroyable aux niches de couleurs est à nouveau sous la peinture. Il est presque vide. Un vide remarquable. Plus de clients ? Produits trop chers ? Multiplication des boutiques où on ne peut acheter qu'en devises étrangères.

Autres magasins : des queues partout.

Nous rentrons : nous passons devant un quartier de maisons de qualité, soignées, les moscovites l'appellent "*Le village du tzar*", là logeaient les fonctionnaires du parti -ils y sont toujours.

On a envie d'appeler ici l'essence "*benzine*", comme en russe, tant la connotation lourde du mot convient à la pollution de la chose.

Nous trouvons à la sortie du métro ce que nous voulions : lait en boite, beurre, fromage.

Je ne dîne pas. Travail sur les poèmes traduits dans la journée au hasard des poses (j'aime ce rapport aux poèmes de *Marina* : pas trop sérieux, mais grave ; et d'être amené à tout reprendre ; et de m'enfoncer dans une langue de plus en plus étrangère). Je me couche. Je ne rêve pas.

Vendredi 19 juin

Réveil très tôt. Café. Lavasse. Je me rendors. Ce matin, nous avons rendez-vous avec des poètes collaborateurs de la revue *Iounost.*

Des revendeurs. Des étalages à tous les coins de rues et sur les longueurs, et sur les largeurs. Sur les trottoirs, sur les chaussées, invasion de films américains. Invasion de films américains dans les paysages et dans la rue, et dans les têtes...

Nous arrivons. Nous apprenons qu'il est possible de publier un livre à compte d'auteur : 30.000 roubles, 100 pages ; l'auteur a payé et il a fourni le papier. Il diffuse lui-même. Rien. Discussion hâtive. Je pense un peu à autre chose. Mais à quoi ?

Nous nous dirigeons vers *l'Arbat*, rue centrale, piétonne, cœur de *Moscou*, aujourd'hui marché aux puces : on y trouve les dépouilles de l'ancien régime : oriflammes à tête de *Lénine*, costumes de tankiste, casquettes d'officier de marine, capotes de fantassins, vareuses de soldats, casques, statues de *Staline* et de *Lénine*, étendards, drapeaux commémoratifs, portraits des grands d'hier, insignes, décorations...

Prolifération des mendiants et des personnes qui mendient. Chanteurs, accordéonistes, violonistes, guitaristes... Des bananes chaque dix mètres : 200 roubles le kilo.

Le tout forme un assemblage dérisoire, un inventaire angoissant où s'étalent les symboles hypertrophiés d'une langue de bois, signes, indices sommaires mais révélateurs, d'une langue de bois qui déborde même les paroles, d'une langue de bois hyperpuissante puis marginalisée puis débile, effondrée, lamentable et triste.

Encore des jeunes qui vendent *Russie soviétique* (un journal que mes amis accusent d'être nationaliste, antisémite, impérialiste...) les rues passent d'un nom à l'autre. L'Institut mondial de géographie demande aux nouvelles autorités russes de changer les noms de lieux, de villes, et autres, de façon concertée et regroupée ! Je trouve un livre de *Tsvétaïeva* d'occasion. Une édition faite en Biélo-Russie, à Minsk. Beau papier, 1988, avec, en frontispice, un portrait de *Marina* jeune, au sourire inquiétant.

En vitrine d'un grand magasin, une exposition de caricatures violemment anticommunistes.

Une agréable jeune fille, avec ce charme des robes mal ajustées, des soutiens-gorge mal équilibrés, des maquillages maladroits, elle s'avance vers moi et me demande, un petit bouquet à la main, rougissante, si je suis le *professeur du conservatoire* : mon russe me permet de lui répondre : non, dommage. *Martine, Tania* et moi nous installons sur un banc, dans un petit square mal entretenu. Traductions de deux poèmes de *Marina*, de la suite des poèmes à *Akhmatova.*

POEMES POUR AKHMATOVA 6

Tu ne traîneras pas. Moi, –je suis le prisonnier.
Toi, –le gardien. Nous avons le même destin.
Nous avons la même feuille de route
Pour ce territoire vide, vide.
Moi, –je suis d'une humeur tranquille !
Mes yeux sont transparents !
Gardien, laisse-moi aller me promener
Jusqu'à ce pin.

26 juin 1916

Tu me caches le soleil, –là-haut,
Toutes les étoiles dans le creux de ta main !
Et si, –portes grandes ouvertes-
Comme le vent –j'entrais chez toi !

Et puis balbutier et rougir,
Baisser les yeux tout à fait,
Et sangloter pour m'apaiser,
Comme un enfant pardonné.

2 juillet 1916

Akhmatova, Tsvétaïeva : deux des grands poètes femmes de ce siècle, et pour toutes deux le sort devient un destin, un destin tragique, où la suffocation le dispute au pathétique, avec la lassitude et la mort, l'écriture et le petit matin des prisons, et la mort, la mort des uns, sue, la mort des autres, devinée. Le blafard, l'épouvante, la terreur.

Et la fermentation glacée des échoppes officielles.

Et toujours la même, sombre question : qu'est-ce que je savais ; pourquoi est-ce que je refusais de savoir ? Car poser la question en termes équivalents : savoir, ne pas savoir, ne rime à rien : nous savions, nous ne savions pas ; nous ne voulions pas savoir ; nous ne pouvions pas savoir.

La prison me semblait normale : c'était la lutte des classes, chez moi aussi, et par ici aussi, en Occident, il y avait des gens en prison, ce n'était pas les mêmes : chez moi, c'était les miens, en URSS, c'était les ennemis.

Il faut revoir, tout revoir, tout remettre en question, mais la question aussi de la violence des uns sur les autres demeure, et de l'absence de violence qui laisse les tenants du pouvoir maîtres d'appliquer la leur. Alors ? J'essaie de dire ce que je pense. Je le vois bien je ne pense pas, je ne réfléchis pas : j'essaie de sauver ce qui de ma vie n'est que ma vie. Et ce qui me reste d'estime, d'honneur, de détestation et de dignité.

Et pour ça je pourrais tout conserver : et la terreur et la violence et la mort. Je pourrais. Je suis content que mon père soit mort. Sans avoir su.

Nous arrivons au restaurant de l'ancienne "*Union des Écrivains*". L'endroit a gardé sa majesté, ses beautés, ses escaliers. Excellent repas. Esturgeon, caviar, hareng, salade (tomates délicieuses du Caucase, concombres minuscules croquants et goûteux), côtelettes "Kievsky" (poulet). Trop de vodka. Je mange et je bois trop. Retour en métro. Grande douche pour tenter d'éliminer un peu d'alcool (le vieux réflexe).

Je dors peu. J'écris ces lignes. Je travaille les traductions. Impression d'avancer dans une bouillie de langues. De mêler celle de *Marina* à du gâchis. Je me noie. Je surnage un peu. *Marina* est un vrai et grand poète, mais ses certitudes quant à ce qu'est le poète (il a des ailes, il n'est pas de ce monde, il est une sorte d'ange, etc...) et à ce qu'est la poésie (apostolat, prophétie, divination, aruspices, suprématie...) et à ce qu'est la langue (un don du ciel, un instrument pour les tortures de l'amour et pour les tortures de la mort...), ses certitudes, et même les hésitations qui les soulignent, lourdement, naïvement, pèsent sur les poèmes et sur la lecture que j'en fait.

Je suis poursuivi par la tentation de croire n'avoir compris le poème qu'après l'avoir traduit. Impression que la traduction met le poème original en danger. Pour celui qui traduit, qui n'est pas *de la langue*.

Le cri des freux, puissant, organisé, massif, concertant. Quelqu'un hurle, au loin.

Je dors une heure. Je ne rêve pas.

Samedi 20 juin

Je me réveille avec ce poème de *Marina* en tête.

Une étoile au-dessus du berceau –et une étoile
Au-dessus du cercueil ! Et, au milieu–
Comme un tas de neige bleue –une longue vie.–
Bien que je sois ta mère,
Je n'ai plus rien à te dire,
Mon étoile.

4 janvier 1920, à l'hôpital où meurt sa fille Irène (elle a moins de trois ans). Moscou.

Aujourd'hui, je ne sors pas, j'ai décidé de rester dans ma chambre et de travailler. *Tania* arrive avec sa sœur. Discussion sur la situation en Lithuanie : elles y ont des parents, installés là-bas depuis des décennies et qui veulent revenir en Russie. Discussion sur l'état de la médecine, et sur l'état des hôpitaux, et sur le matériel, et sur les infirmières... On n'en finit pas : la grimace souriante.

Pas de reconstruction d'un véritable Parti Communiste avant des années...

Les anciens membres du PCUS, qui se veulent et se disent communistes, sont partout et nulle part.

Nous travaillons jusqu'à 17 heures... Une tranche de pain, une tomate. *Martine* est partie en ballade avec la sœur de *Tania*. Nous les retrouvons vers 18 h. Devant le cirque. Des jeunes se baignent dans un bassin devant l'entrée. Spectacle formidable. Plaisir. Réussite, engouement du public : un numéro de mains à mains par un groupe de Tadjiks, exceptionnels, jamais vu -l'audace, la précision, l'élégance, la finesse, la puissance, l'invention- et des hérissons à la fois émouvants et drôles, et des clowns qui, vers la fin, atteignent à la grandeur terreuse et magistrale du tragique. Bavardages : le rédacteur en chef de la revue gagne 3.000 roubles, son chauffeur 4.500. Un mineur, depuis les récentes grèves, gagne 30.000 roubles. Par mois.

Retour vers 22 h. A l'appartement. Je mange un œuf au plat. Une gourmandise. J'écris ces lignes. Je relis le travail de la journée. Je recommence. Je m'endors.

Dimanche 21 juin

Bon sommeil. Réveil à 8 h. Je lave mes chemises. Il a plu dans la nuit. Température douce, petit soleil, feuilles humides, devant la fenêtre. Nostalgie d'une autre Russie, nos-

talgie de l'éclat, nostalgie de ce que nous avons perdu, de ce que nous avons perdu depuis longtemps et que nous avons essayés, idiots, pleutres et résignés, de tenir hors de l'eau, loin des flammes, de la saleté et du dégoût. Nostalgie de la nostalgie. Qu'est-ce que je fais ici ? Nous passons la journée en voiture, avec nos amis de *Iounost*. Visites : musées, lacs, chemins de province. En fin d'après-midi, restaurant, près de la route : infect, immangeable. Nous ne mangeons pas. Accrochage avec le directeur : il n'est pas, dit-il, responsable des produits qu'on lui livre.

Longue discussion avec nos amis (anciens communistes). Et croyants. Refuge dans la foi du charbonnier. Eloge de la tolérance. J'écoute de loin. Je pense à ce que je pensais, peut-être à ce que je pense encore. Je pense à cette lutte qu'il me faut livrer pour ne pas être satisfait que ça aille mal, aujourd'hui. Je pense aux solidarités imbéciles. Et à ceci : j'ai tendance à en vouloir aux Russes, je leur en veux de ne plus être des Soviétiques, je leur en veux d'avoir échoué, d'avoir éloigné la Révolution, je leur en veux de ne pas avoir fait ce qu'il fallait, et je m'en veux d'être aussi stupide, aussi borné et je les accuse de ne rien avoir vu, moi qui n'ai pas vu, je les accuse d'être responsables, moi qui suis coupable, aussi. Je les tiens pour des traîtres, des couards, moi, nous !

Il y a beaucoup d'étrangers partout. Ce ne sont plus les mêmes. Il y a quelques années, des groupes de militants communistes, ou proches, déambulaient, l'air intéressé - ou pas-, accompagnés de l'inévitable responsable et de l'inévitable interprète. J'en ai été, souvent, et, assez vite, seul avec des amis. Sans que, curieusement, ça change quelque chose. J'ai profité des privilèges, des passe-droits, des faveurs, des usages en cours, assuré d'une justice : j'étais ici sous la protection de mes camarades au pouvoir, une situation juste. Mes inquiétudes, mes doutes, curieusement encore, fortifiaient mon assurance. J'étais là, aussi, pour aider à ce que ça change.

Nous finissons la soirée chez nos amis. Saucisses. Pâtes. Fruits. Je mange trop. Je bois trop (vodka, celle que j'aime, vodka de blé). Il pleut rudement.

Bon sommeil. Je ne rêve pas.

Lundi 22 juin

Je reste toute la journée enfermé. Travail. *Tania* arrive en fin d'après-midi. Tomates, concombres, salade. J'offre les "*Autobiographies*" d'*Althusser* à *Tania*.

Je travaille jusqu'à la nuit. Je mange un deuxième concombre. J'écris quelques cartes postales (enfin). Je m'effondre sur le lit. Dans la nuit, la pluie me réveille. Je me rendors.

Mardi 23 juin

Je me mets au travail vers 7 h 30. Petit café minable. J'entends des gens, dans la rue, sous ma fenêtre, qui parlent de la situation. Il y a eu des affrontements violents hier, au centre ville, entre des manifestants rassemblés autour de la télévision, à l'appel des organisations de l'opposition (que mes amis disent de droite, mais comment situer les forces politiques, ici, en ce moment, par rapport à nos conceptions, à notre situation, à notre histoire ?) et les forces nombreuses, et agressives, dit-on, de la milice (la police porte ce

nom). Des manifestants ont réussi à passer : nombreux drapeaux rouges devant le Musée Lénine. Guerres larvées dans plusieurs des anciennes républiques soviétiques.

Je travaille les poèmes à *Blok*. Je dérive sur quatre poèmes d'*Alexandre Blok* lui-même, l'un du 10 octobre 1912

La nuit, le réverbère, la pharmacie,
La rue, une lueur inepte et pâle.
Vivre encore un quart de siècle ?
Rien ne changera. L'impasse.

La mort –et tu recommences,
Depuis le début et tout recommence.
La nuit, les rides gelées sur le canal,
La pharmacie, la rue, le réverbère.

Un poème souvent traduit, sans doute parce qu'il donne, en bref, une image de l'idée qu'on se fait du *Blok* de la fin du symbolisme. Comme ceux-ci :

Nuit. La ville s'est calmée.
Derrière la grande fenêtre,
Le silence, la solemnité,
Comme pour la mort d'un homme.

Là, un homme triste, simplement,
Debout, marqué par la malchance.
Col déboutonné,
Il regarde les étoiles.

"Étoiles, étoiles, dites-moi
Les causes de ma tristesse !"

Et il regarde les étoiles.

"Étoiles, étoiles, d'où
Vient cette angoisse ?"

Et les étoiles racontent.
Elles racontent tout, les étoiles.

Octobre 1906

Au restaurant

Jamais je n'oublierai (ce soir-là, oui ou non,
A-t-il existé ?) : dans le crépuscule jaune des lanternes,

Le ciel pâle, brûlé par l'incendie, repoussé
Par les feux du soleil couchant.

Assis près d'une fenêtre dans la salle comble
(Quelque part les violons chantent l'amour),
Je t'envoie une rose noire dans une flûte
De champagne, dorée comme le soleil.

Tu me regardes. Je rencontre ton regard,
Son dédain ; je salue, insolent et confus ;
Tu te tournes vers ton cavalier et, presque
Sèchement : «Encore un amoureux...».

Et aussitôt, comme en écho, les cordes vibrent,
Et les violons, passionnément, chantent...
Et ton mépris, sa jeunesse, totalement, pour moi,
Et le frémissement à peine visible de ta main.

Et tu t'élances, comme un oiseau effrayé,
Tu passes, légère, comme mon rêve...
Et les parfums soupirent, et les cils somnolent,
Et les soies murmurent, anxieusement.

Et du fond des miroirs, tu me jettes
Des regards, tu les jettes et cries : «Attrapes !»...
Et le collier cliquette et la tzigane qui danse
Hurle d'amour au crépuscule.

19 avril 1908

On oublie souvent le *Blok* plus vif de certains poèmes de la même période, celui-ci, par exemple, du 6 février 1908 :

Elle vient du froid,
Qui colore ses joues,
Elle remplit la chambre
Des effluves de l'air et de parfums,
Et de sa voix sonore,
Et de ses bavardages
Complètement sans respect pour ce que je fais.

Elle fait immédiatement tomber par terre
Le volume épais d'une revue littéraire,
Il apparaît aussitôt
Qu'il y a très peu de place
Dans ma grande pièce.

Tout ça est un peu embêtant,
Assez absurde.
Elle veut alors que, pour elle,
Je lise à haute voix Macbeth.

A peine arrivé au passage des sorcières,
Dont je ne peux parler sans émotion,
Je constate qu'elle aussi est émue,
Elle regarde fixement la fenêtre.

Il s'avère qu'un gros chat bigarré
Se tient avec peine, collé au bord du toit,
Pour guetter des pigeons qui s'embrassent.

Moi, je suis surtout fâché parce que ce sont des pigeons
Qui s'embrassent, et pas nous, et que le temps
De Paolo et de Francesca est passé.

Le poème est écrit au passé. Il semblerait normal de le traduire au passé composé. Je choisis le présent de narration.

Je continue jusqu'à 17 h... Petit repos. Je me remets au travail. Une vision érotique imprécise intervient. Je bois un verre de lait. Vers 19 h, je me prépare : nous prenons le train ce soir, à 23 h 30, pour Léningrad. Nos amis viennent nous prendre à 22 h 15. Gare bordélique. Mendiants en loques, tziganes en loques. Des américains embarquent dans ce même train des centaines de bibles en russe. "On" va ouvrir des écoles religieuses pour les enfants et les jeunes. Multiplication des baraques où tout se vend, y compris des tubes de colle entamés. Beaucoup d'hommes, et quelques femmes, ivres.

Beau compartiment. J'ai maigri. Je me couche. Je ne rêve pas.

Mercredi 24 juin

Arrivée à Léningrad -seuls quelques panneaux voyants portent le nom "St-Pétersbourg" -accueil sympathique. Hôtel. Plus que médiocre. Petit déjeuner à la "Maison de l'amitié et de la paix", qui, pour le moment existe encore. Promenade longue dans la ville. Superbe mais encore plus délabrée qu'il y a deux ans.

De beaux hôtels du centre sont loués ou vendus à des compagnies étrangères -seul moyen, dit le maire, de sauvegarder ces bâtiments, nous ne pourrions le faire ; faux moyen disent d'autres, c'est notre patrimoine, où est passé l'argent de l'économie de guerre, où l'argent versé pour la "solidarité internationale", où l'argent des programmes nucléaires ? Visite triste, dans cette ville si belle. Femmes plus élégantes qu'à Moscou. Des revendeurs partout, ici aussi. Beaucoup de petits animaux, des chiots, des souris, des lapins...

Un "Crédit Lyonnais" !

Il fait frais. Qu'est-ce que je fais ici ? À ressasser ma tristesse et mon désarroi ? À conforter mon chagrin ?

L'effondrement des illusions ne s'accompagne que d'une certitude : c'était nécessaire.

Rapide visite au Musée Pouchkine. Arrêt sur un banc. Traduction d'un poème du *Camp des Cygnes* un recueil à la gloire des Armées Blanches, écrit par *Marina* au temps où son époux combattait sur le Don avec les gardes blancs, contre l'Armée Rouge

Il nous faut courageusement l'avouer, Lyre !
Nous avions du goût pour les grands de ce monde :
Pour les mâtures et les drapeaux, les églises, les tzars,
Les bardes, les héros, les aigles et les vieillards,
Quand on jure fidélité aux royaumes,
On ne confie pas le pavillon à tous les vents.
Tu connais le tzar –reste à distance du piqueur !
La fidélité nous tenait comme un grappin :
Fidélité à la grandeur –à la faute– au malheur,
Fidélité à la grande faute nuptiale !
Quand on jure fidélité –au Khan,
On ne jure pas obéissance à la horde.
En ce siècle, nous n'avons trouvé que du vent, Lyre !
Le vent a mis en lambeaux les tuniques, et
Le dernier chiffon flotte sur le Pavillon...
De nouvelles foules, pour de nouveaux drapeaux !
Nous, nous resterons fidèles à nos serments,
Car ce sont de mauvais chefs, les vents.

14 août 1918

Oui, les vents tournent.

Retour à la "Maison de l'Amitié" pour le déjeuner, dans une sorte de "Resto U" sympathique et bruyant. Nous visitons ensuite les lieux (cela fait bien six fois que je les visite !) -entre temps nous avons appris qu'on nous a trouvé d'autres hôtels, mieux-. On nous projette un petit film muet, fait il y a longtemps, en totale opposition à ce qu'on voit dans la rue. Images de la Révolution. Lénine souriant parmi des hommes en armes. Je pleure. Nous rejoignons les hôtels. Le mien, grand luxe. Je me rase. Je sais mal noter ce que je pense. Je sais mal noter autre chose que des faits. Je sais mal noter ce que je ressens. De plus en plus mal.

Visite à la forteresse Pierre et Paul. Très peu de monde. Calme et volupté d'un ciel arrondi par les nuages. Lumière haute et douce. Nous parlons des enfants de Staline. Et de ce petit-fils médecin qui cultive une ressemblance forte (moustache, et tout). 19 h : restaurant. Nous sommes les invités de nos amis de *Iounost*. Portier. Flics. Nous attendons un peu. Traduction d'un poème de *Marina* :

Je te raconterai –la grande duperie :
Je te raconterai le brouillard, quand il tombe
Sur les jeunes arbres et sur les vieilles souches.
je te raconterai les lumières qui s'éteignent
Dans les petites maisons –et le tzigane– étranger

Venu des lointains égyptiens –qui souffle dans son roseau.

Je te raconterai –le grand mensonge :
Je te raconterai le couteau, serré entre des doigts
Etroits, –les boucles des jeunes et la barbe des vieux,
Soulevées par le vent des siècles.

Et la rumeur du siècle.
Et le bruit des fers, sous les sabots.

4 juin 1918

Le rédacteur en chef vient d'avoir une rencontre avec les personnels du restaurant. Il nous raconte : les gens apprécient *Gorba,* (contrairement à ce qui nous a été dit auparavant...) D'après lui. Ils sont inquiets. Ils ne regrettent pas le passé. Ils ne sont pas contents du présent. Ils ne comprennent pas ce qui se passe. Ils ont peur de la guerre civile et des guerres interethniques. "Je ne trahis pas", dit notre ami, "en critiquant l'ancien régime" -dont il était tout de même un représentant responsable à la tête d'une grande revue (trois millions d'ex.) "je ne savais pas..." et nous voilà repartis.

Pour faire revenir et l'abondance et la confiance, fallait-il cette installation d'un capitalisme sauvage et invivable ? Un autre socialisme était-il possible ?

Pas de réponse.

Je rentre à l'hôtel. Nuit blanche. Impressionnant.

Télévision : combats, morts...

Grand bain. J'appelle la France. Je l'aurai, me dit-on, à trois heures cette nuit.

En effet. Je téléphone et je me rendors.

Jeudi 25 juin

J'ai tout dit. Bien dormi. Je m'installe à la "Maison de l'Amitié" où je travaille jusqu'au soir. Je suis allé faire un saut à la poste : je trouve des cartes postales mais pas de timbres. Je respire mieux qu'à Moscou.

A 20 h 30, nous avons rendez-vous dans un café-restaurant littéraire. Avant, je me traîne, seul, devant l'Hôtel de l'Europe, cinq étoiles, paradis pour touristes, où les nantis du monde occidental viennent profiter de leurs devises. En 197..., je trouvais normal de profiter, en ce même hôtel, de mes appartenances politiques. J'investis ma rage et ma tristesse dans la mauvaise foi. Au restaurant lecture de notre ami. À l'extérieur, visiblement, trafic de drogue.

A 22 h, nous partons prendre le train pour Moscou.

Je dors face aux paysages qui passent, dans la lumière blanchâtre de la nuit blanche. Je ne rêve pas.

Vendredi 26 juin

Je ne dis pas tout. Et j'élimine en recopiant. Nous arrivons à 7 h. Il pleut. Les journaux n'ont pas de prix fixes. Chaque revendeur propose le sien.

Je reste toute la journée dans l'appartement, au travail. J'avance. Le soir, entretien sur la situation de l'ancienne "Union des Écrivains" : division, suivant des critères qui

nous échappent en partie. Rien ne semble devoir survivre.

Retour. Travail. Douche. Un verre. Pour ne pas rêver ?

Samedi 27 juin

Mal dormi. Travaillé une bonne partie de la nuit. Lu nombre de journaux de tous bords : dans l'hebdo des nationalistes ultra, incroyable, un poème antisémite et en titre de première page, après les affrontements dont j'ai parlé "*Pogrom russe*". Je travaille toute la journée. *Tania* arrive avec des tomates, des concombres, des œufs, de la vodka.

Je me couche tôt. Je m'endors aussitôt.

Dimanche 28 juin

Réveil : les freux, en bandes solidement organisées. Café, excellent pour cette fois, travail.

Ça sent la fin du séjour. Nous avons acheté les cadeaux, expédié les derniers courriers. Rendez-vous ce soir avec le fils du dernier mari de *Lily Brik* (il doit me donner des photos de *Louis Aragon*, pour *Jean Ristat*). Nous dînons, vers 18 h 30, chez des amis. Lui est un savant : diatribe contre *Gorba* -un traître, un salopard, un vendu, un affairiste, -la haine. Les savants quittent le pays, en masse, non pas tellement pour gagner plus d'argent, tout simplement pour pouvoir travailler.

Les opposants actuels sont pourris : anciens staliniens prêt à reprendre du service, néo-fascistes, bandits et autres...

Je bois trop. Beaucoup trop.

Retour. Valise. Je tombe sur le lit. Je ne rêve pas. Je ne rêve jamais.

Lundi 29 juin

Nous rentrons à Paris cet après-midi. Mal dormi. Travail jusqu'à midi. *Tania* arrive. Déjeuner au "Sofia" avec nos amis de *Iounost*.

Aéroport.

Dernier petit poème de *Marina*, et l'un des derniers qu'elle ait écrit

Il est temps d'enlever le collier d'ambre,
Il est temps de changer de vocabulaire,
Il est temps d'éteindre la lanterne
Au-dessus de la porte...

Février 1941

En arrivant, ce poème d'Yves Boudier :

NOTE

Geste initial
l'étonnement ma propre fin
amender le silence
si c'était parfait
plan sur plan sur
corps miroir

LA LETTRE DE SARAH JANE W.

Brindisi 9 juillet 1992

Olive my dear,

Très vite cette page écrite devant une livre de prunes sombres et aqueuses (ici comme là-bas, été pourri, les fruits ont tous les charmes d'une eau à peine sucrée...) J'attends ce qui s'appelle un "cargo mixte". Nous devions embarquer ce matin et les choses se prolongent comme c'est souvent le cas.

Sur Marina Tsvétaïeva, je ne reviendrai pas d'un iota. Brodsky n'est pas Zukofsky, *certo*, mais il ne s'est pas trompé en faisant d'elle l'une des voix poétiques pour cette fin de siècle.

Celle qui, de Moscou à Ielabouga en passant par Berlin, Prague et Paris (17 ans d'exil), jamais ne mit ses pas dans les pas d'un autre, celle dont la vie et l'œuvre rayonnent *inséparablement* enfin pour redonner un peu de fer et d'herbe fraîche à nos vieux os, cent ans plus tard (car elle aurait 100 ans en cette fin d'été 1992 !), je ne veux qu'une chose, la saluer encore avant de m'embarquer. Dans mon sac, rouge-noir-bleu, un superbe petit livre contenant deux proses d'elle : "Assurance sur la Vie" et "Le Chinois". C'est publié chez Clémence Hiver. En bilingue. Oui, de la prose en bilingue. De quoi rendre nerveux certains. Ce que ça dit ? Ecoute :

"Pourquoi, si leur chou est moins bon, l'étalage des métèques est-il inexorablement le meilleur pour moi ? Pourquoi ma main va-t-elle toute seule, par dessus l'étalage, serrer la patte de l'Arabe, du Maure et de je ne sais qui encore ? Pourquoi, lorsqu'au marché, un "camelot" habile, m'assourdissant de mots et de ferraille, glorifie la sardine française et dénigre la portugaise, je m'en vais, offensée ? Ce n'est pas moi que l'on critiquait. -qu'ont-ils à voir là-dedans, les Russes ? Mais en critiquant la sardine portugaise, on a touché à mon âme et c'est elle qui m'a enlevée du cercle des indigènes, d'une main plus autoritaire que mon ange gardien qui me tient par le bras, ou celle d'un gardien de la paix qui fait la même chose -mais autrement."

Je t'embrasse, Olive my dear, jette au feu tes réticences et dévore tout ce qui touche à elle...

Sarah

Marina Tsvétaïeva est née en 1892 –il y a cent ans– à Moscou. Elle s'est pendue en 1941 –à Ielabouga, en Tatarie– quelques semaines après les débuts de l'invasion nazie. Elle était retournée en URSS en 1939, après 17 ans d'exil. À paraître : *L'Offense lyrique* (Fourbis) et *M. Tsvétaïeva* en collaboration avec Liliane Giraudon (La main courante), texte français Henri Deluy.

DES MORTS PRÉCOCES

Apprenant le suicide de Johann Jakob Honegger, jeune psychiatre zurichois, élève de Jung, Freud écrit à ce dernier, le 2 avril 1911 pour lui dire sa tristesse ; il ajoute : "*Je suis frappé de ce qu'en fait nous consommons beaucoup de personnes.*"

Jung répond quelques jours plus tard : "*C'est une sombre fatalité que de tels hommes, qui sont marqués par les dieux, soient si rares, et que lorsqu'ils existent, ils tombent en proie à la folie ou à une mort précoce.*"

De ces morts précoces que l'on doit aujourd'hui au sida, nous fûmes quelque peu accablés en ces derniers mois de mai et juin. Impensable de ne pas évoquer ici le départ de Serge Daney, ce poulbot marqué par les dieux du cinéma, qui avait appris à lire dans les salles obscures en déchiffrant Hawks, Lang, Mizoguchi ou Godard. Personnage congénitalement lacanien, Serge Daney parlait le signifiant comme sa langue maternelle, il se repérait dans les dédales de l'inconscient aussi facilement qu'il reconstituait à l'improviste, plan par plan, n'importe quel film d'Hitchcock. Son silence nous alarma au moment du non-lieu décerné à Touvier. Le sort devait en être jeté pour qu'il se soit tu sur ce chapitre, lui qui vomissait avec tant de talent tout ce qui pouvait attester de la plus imperceptible concession à l'esprit de Vichy. Pour la jubilation, pour l'amour du cinéma, il faut, du "ciné-fils", relire ce "rebond" qui foudroya le metteur en scène d'Uranus, obligé d'avoir recours aux... magistrats pour tenter de renvoyer la balle. Jeu, set et match, Serge Daney.

Dix ans plus tôt, à l'aube de cette décennie délétère, le sida était encore inconnu ou presque. Les morts précoces n'en survinrent pas moins, de celles qui semblent être toujours au rendez-vous de ces moments d'histoire où se succèdent l'ébullition intellectuelle et la dépression politique : Moscou après 1905, Vienne années vingt, la République de Weimar, Paris à l'aube des années 80. Ce sont ces tonalités sombres, ces déchirures encore douloureuses qui s'imposent d'abord à la lecture des deux "Autobiographies" de Louis Althusser (*L'Avenir dure longtemps* et *Les Faits*) parues chez Stock, à celle, aussi bien, du premier volume de sa biographie par Yann Moulier Boutang, publié dans une heureuse simultanéité chez Grasset.

LES CERCLES DE LA FOLIE

Mais si ce n'est pas vers la mort, celle qu'appelle une indicible souffrance, ou celle qui vient trop tôt, ce serait donc vers la folie, qu'inéluctablement, ou presque, l'esprit fulgurant, novateur et bouleversant devrait dériver.

Gardons ce terme de folie dont Michel Foucault nous conta l'histoire : sa tonalité familière vaut mieux que l'odieuse prétention des diagnostics aux sonorités barbares, son aura romantique fera obstacle aux retours triomphants de l'organicisme le plus sourd qui parle encore, ou de nouveau, tel chez Clément Rosset dans un opuscule intitulé *En ce temps là*, paru chez Minuit, du "*fonctionnement du cerveau humain*". Ce genre d'ancrage

autorise à se distribuer un satisfecit philosophique définitif (p. 23), à attribuer à Louis Althusser et à "*son équipe*", l'idée que la psychanalyse serait une science exacte (p. 38), à déclarer, tel un fin limier du quai des Orfèvres, avoir "*toujours soupçonné [Lacan] d'être à la fois génialement intuitif et à peu près inculte*" ! (p. 40)

Revenons aux choses sérieuses, aux critiques et à la mauvaise humeur de ceux, amis de longue date, qui ont déploré cet étalage de sa folie par Louis Althusser, l'impudeur que constituent ces publications et qui ont fait état de la peine que plus d'un en avait ressenti.

Fallait-il laisser Louis Althusser se découvrir ainsi, alors qu'il n'était plus là pour se défendre, rectifier et préciser ? Fallait-il donner à lire le parcours sinueux de cette folie, donner à connaître le contenu intime, et pas toujours glorieux, d'une vie longuement tenue secrète, offrir à tous les regards ces grimaces et ces ricanements douloureux ? Fallait-il exposer l'œuvre théorique, sérieuse et raisonnable, aux risques de la dérision pour le plus grand plaisir des ennemis de toujours ?

Et puis, question qui n'est pas subsidiaire, devait-on se réjouir de la minutie, du souci d'exhaustivité et de transparence qui ont guidé le travail de Yann Moulier Boutang sans lequel la lecture des "Autobiographies" risquait d'être celle de toutes les erreurs ?

Ces questions ne sauraient se satisfaire de réponses morales ou juridiques en termes de censure, de responsabilité ou d'irresponsabilité de l'auteur et de ses héritiers, en termes de violation de la vie privée.

Le dialogue avec ceux de nos amis que ces publications ont choqués se situe sur un autre registre ; il suppose que l'on fasse retour à ce combat des combats que mena Louis Althusser contre l'humanisme bien pensant.

Qu'était-ce donc que cet anti-humanisme, si mal compris, souvent, par ceux-là même qui en furent les partisans ? Rien moins que la lutte contre un humanisme, aujourd'hui redevenu flamboyant, arrimé aux pires conceptions téléologiques, enraciné dans le silence hypocrite et nourri de mensonges, pour atteindre à un autre, qui eut pris à bras le corps la vérité du sujet, avec ce que cela eut comporté de reconnaissance du manque, de la défaillance, du toujours-déjà inachevé, bref, de ce qui fait que ça ne peut, comme eut dit Lacan, que clocher. Lutte sans fin, tout pareillement, contre ces orthodoxies qui s'étaient autorisées de la révolution de 17 : le dogme de l'homme nouveau, les idéaux radieux du bonheur, l'hymne glorieux des plans quinquennaux et des lendemains qui chanteraient.

On a pu dire de ces cibles qu'elles avaient été celles d'autres combattants dont les slogans parlaient de générosité, de bonne volonté et de charité mais qui n'en avaient pas moins fini dans les ornières de cet humanisme qu'il combattait. L'exigence et la rigueur furent les armes pour parer à cette possible dérive. L'exigence prit la forme du luxe le plus raffiné, celui d'une langue étincelante, libérée, dont la fougue devait faire vaciller le misérabilisme et le goût du martyr, ces piliers des cathédrales prolétariennes qu'étaient les mausolées. Cette langue qui respirait soudain, trouvait son oxygène dans la rigueur impliquée par la reconnaissance sans réserve de cette découverte, dont la classe ouvrière avait cru pouvoir faire l'économie, celle du continent de l'inconscient et de ce dont il se soutient, la sexualité, ses contradictions et ses turbulences.

Dira-t-on que je rêve ? Que l'on lise ou relise ces pages de *L'Avenir dure longtemps* dans lesquelles il dit qu'il voulut être "*un philosophe clair et* (...) *rigoureux*", où il parle

de sa "*langue de maîtrise*" -il cite là, expert en la matière, deux de ses plus beaux textes, la préface à *Pour Marx* et la *Réponse à John Lewis*- où il évoque sa solitude et sa responsabilité de théoricien allant à contre-courant des idées reçues, celles de la bourgeoisie bien évidemment mais aussi, celles de ses camarades, dont l'organisation politique "*donnait dans l'humanisme socialiste béat*" et se montrait incapable de reconnaître que "*l'anti-humanisme théorique était le seul à autoriser un réel humanisme pratique*", ces pages où il est question enfin, mais il faudrait toutes les citer, de son combat contre l'historicisme et le psychologisme, hommages rendus à Michel Foucault et à Jacques Lacan.

Oui, ces publications étaient nécessaires, elles constituent la marque la plus élémentaire du respect dû à celui qui, cohérent avec ce combat essentiel, se sentait tenu de rendre compte de ce qui était resté dans l'ombre à ceux qui l'avaient suivi, qui estimait indispensable de mettre des mots sur tout, y compris le plus opaque, le plus incompréhensible afin que ce résidu là, celui de la dérision, de la facétie, de la perdition, du déraisonnable, en un mot, celui de la folie, ne puisse jamais tomber dans l'escarcelle de cet humanisme haï.

De là, ces pages inouïes, les toutes premières de *L'Avenir dure longtemps*, la reconstitution hallucinante, non de la mort d'Hélène, ténèbres inatteignables, mais de la découverte, du constat insoutenable de celle-ci, exploration de l'univers de la folie depuis ses propres rivages, sans les instruments de celui, psychiatre ou même psychanalyste, qui s'en protège. Seul, Pierre Jean Jouve, mais depuis les berges plus sûres de la fiction, nous avait guidé vers ces limbes vertigineux, ceux du petit matin où "Des coqs chantèrent partout", lorsque Paulina crut sortir du cauchemar et pouvoir s'adresser, afin qu'il lui parle, à Michele, le Comte Cantarini, son amant, que pour un instant encore, elle ne savait plus avoir assassiné la nuit même.

Mais ces publications ont une autre justification : elles sont productrices, osons le terme, d'une plus-value, elles ouvrent, au prix d'une lecture seconde et différente, à d'autres interrogations, jusque là informulables.

Seconde lecture qui ne pourra s'effectuer qu'au prix d'un assouplissement de ce transfert que la langue cristalline et saisissante de Louis Althusser ne manque pas de provoquer, avec les risques d'aveuglement que cela peut comporter.

C'est en ce point que le travail de Yann Moulier Boutang, tout entier fait de mise à distance, d'humour affectueux et d'absence de complaisance s'avère indispensable. J'irai plus loin en usant d'un paradoxe. C'est un fait que la lecture de cette biographie n'est pas toujours aisée, souvent parasitée par un style rien moins que difficile, d'autant plus surprenant que cette vie fut celle d'un prince de l'écriture. Cela pour ne rien dire de l'inqualifiable absence de corrections, entièrement imputable à l'éditeur. Cependant, lisant et réfléchissant aux effets ressentis, j'en suis venu à me demander si ce style peu amène ne constituait pas, fut-ce à l'insu de l'auteur, le moyen le plus élégant, non seulement de s'effacer devant le maître, mais plus encore de desserrer l'étreinte séductrice qu'exerçait sur son lecteur l'écriture de Louis Althusser.

Cela étant, parce qu'il y a été plus qu'attentif, Yann Moulier Boutang nous guide de manière sûre vers cette autre question capitale, celle de l'analyse. Non pas celle de la position, au demeurant bien connue, du théoricien Althusser face à l'œuvre freudienne et à la refonte lacanienne, mais celle, oh ! combien plus trouble, de sa propre analyse, de son échec ou de son impossibilité, et partant, du registre de cette parole autobiographique.

A l'évidence, ce texte n'est pas celui d'une série de séances d'analyse, il n'est pas

non plus le récit d'une analyse, le produit d'une passe ; il serait plutôt de l'ordre de la fiction inspirée par l'analyse, le texte d'où eut pu être tiré le scénario d'un film d'Elia Kazan. Il participe tout autant de ce genre fantasmatique que Freud appela "*Roman familial*" et à ce titre, laisse échapper autre chose que ce que l'imaginaire croyait donner à entendre.

Au départ, un petit rien, un grain de sable qui deviendra vite obsédant. Variation à peine audible dont le rythme et le sens vont s'amplifier jusqu'à ce qu'elle recouvre le tout et prenne rang de figure métonymique. Il ne s'agit d'abord que d'un mot d'allure anodine, mais il va bientôt s'imposer comme le signifiant majeur de cette aventure : le *cercle*, probable clé de ce que l'on ne saura jamais, fil rouge d'une analyse qui s'enlisa. Le signifiant fonctionne, et cette mise en œuvre lui confère sa dimension topologique de figure pré-boroméenne ; une phrase des *Faits* le donne à entendre : "*... c'est au fond le problème de tous les problèmes philosophiques (et politiques et militaires) que de savoir comment on peut bien sortir d'un cercle tout en y restant.*" (p. 313)

Être et ne pas être, être soi-même et un autre, s'exposer en demeurant protégé, on pourrait à l'infini démultiplier ces jeux enivrants, illustrations de l'incastrable, redoutable verrou que rencontre tout candidat à l'analyse, puisque d'analyse, on le sait bien, il ne peut y avoir sans que le patient renonce, là même, lieu anodin que l'imaginaire s'ingénie à rendre inviolable et irremplaçable, où il s'était justement promis de ne pas renoncer. Figure circulaire et mouvement en trompe l'œil, tentatives sans cesse renouvelées d'échapper au prix à payer, de vouloir réfuter la leçon lacanienne qui veut que toujours, une lettre parvienne à son destinataire, le film se déroule, implacable. Cela débute, dans les limites du récit, par la fausse désobéissance à la mère -pourquoi me mens-tu, eut-elle pu lui dire, en me disant que tu vas à La Ciotat pour que je croie que tu vas à Bandol, alors qu'en réalité c'est à La Ciotat que tu vas- jusqu'à "*Ce qui ne peut plus durer dans le Parti Communiste*" mais qui ne cessera pas pour autant de durer, en passant par l'évasion imaginaire, le choix de Leclos comme pseudonyme, l'ambiguïté, finement entendue par Gaston Bachelard, entre la circulation et la circularité du concept, le cercle familial et le cercle Politzer, le Parti, l'E.N.S. enfin, avec, épilogue tragique, le cercle autour du cou d'Hélène, ou la réalisation inconsciente des modalités d'un deuil impossible en lieu et place d'une inconcevable rupture.

La phrase citée atteste du lien que le parcours de ce signifiant fait avec l'œuvre. La politique y est militairement convoquée, en première ligne. En témoigne ce maître livre, la *Réponse à John Lewis*, qui annonce l'inéluctable venue de Gorbatchev, son audace sacrilège et sa soudaine paralysie. Sortir du cercle tout en y restant, transformer le P.C.U.S. en s'appuyant sur ceux qui en constituaient la garde ultime, Althusser et Gorbatchev, la proximité se lit entre le théoricien et le chef politique qui se heurteront tous deux à ce qu'ils n'entendent pas, le sens de ce terme d'impossible dont Freud usera pour qualifier le fait de gouverner et que Machiavel le tout premier -Louis Althusser, là, ne s'y était pas trompé- avait subodoré cinq siècles plus tôt.

Alors oui, définitivement oui, il fallait publier tout cela, "*Autobiographies*" et Biographie ; l'événement va peut-être constituer la troisième mort de Louis Althusser, sa mort vraie, sa première et définitive sortie du cercle, qui nous garderont d'une mélancolie stérile et permettront le travail de deuil. Que ce deuil s'accomplisse et que le travail, auquel Louis nous avait convié, puisse un jour se poursuivre.

Michel Plon

LE JOURNAL DE JOSEPH GUGLIELMI

Vendredi 8 mars 1992

Propos : *"C'est la femme à l'état pur. C'est la pire des femmes"* (Georges Duby parlant de Madeleine).

"L'amour courtois est un jeu d'hommes" (le même).

"La polygamie est source de douleur" (une historienne).

Mardi 2 avril. Soir... Tulipes et cerisiers (fleurs)... Il disait : tranche de vie.

Lundi 8 avril. Visite à Arlette Jabès. Je lui apporte des roses. Elle revient d'Italie. Le *Livre de l'Hospitalité* vient de "sortir". Le dernier livre d'Edmond Jabès reçu ce matin. Elle m'offre *The Book of Shares* traduit par Rosmarie W. (Le Livre du Partage)... me dit, vous avez une petite mine...

Soir. Je tape une page de poésie. Ça vaut mieux. Apéro avec Ans...

Vendredi 19 avril. Bouffée de paranoïa (critique). J'ai toujours détesté Jean Paulhan à travers le ouï-dire. Sa tête de hibou, sa voix de haute-contre, ce qu'il avait de mieux ! Malheureusement, il a fait des petits...

Lundi 6 mai. Voyages ce printemps. Boston, Providence, New-York (autre cahier), Dijon, Athènes, Nauplie, Delphes (autre cahier), Le Pirée... Le Loiret...

Je lance un appel. S'il y en a qui désirent figurer dans ce "journal", qu'ils me le fassent savoir. C'est promis !

Samedi 18 mai, soleil, chaleur-surprise, odeurs... Gins-tonics à midi. Images obscènes de sport à la télé : bouches jambes... Et *Télérama* domicilie André Breton rue Pigalle ! Au 30 ? Dans un article plus que nul d'un certain François Granon...

Dimanche 2 juin. "Et poésie une longue méditation sur la prose"
Envie de faire entrer de la prose dans le poème en cours de tapage
ceux mobilisent l'
"écriture ne fait pas corps"
Elle
l'
effacerait plutôt, le différerait...

Vendredi dernier, lecture au *Refuge*, à Marseille, dans le quartier historique et mythique du Panier... Je lis les premières pages de *Joe's bunker*. Plusieurs amis sont là :

E. Ponsart avec Françoise et le petit Alexandre, Jacques Roubaud, Marie B., Odile Savajols-Carle, G. Arseguel, Jean Savajols, Todrani, Cendo, Sarré et, pardon, j'en oublie, Anne Portugal, Tarting et Danièle Robert... Liliane Giraudon, Jean-Jacques Viton qui n'a pas aimé my reading... Dîner dans un bistro bruyant. Le cuisinier exécute à ma demande quelques chansons "corses" d'opérette, ce qui exaspère Todrani... Au comptoir un ancien légionnaire bien chargé tient absolument à m'offrir un stylo. Je lui commande une Marie-Brizard et je m'enfuis par les petites rues jusqu'à la place de Lenche en bordure du secteur détruit par les Allemands en 43. Nuit vide. Je longe l'église St-Laurent, massive et décrépite jusqu'au quai des Belges (Vieux Port). Bar encore ouvert à côté de l'hôtel où je crèche. Peu après, J.-J. V. et Emmanuel P. me rejoignent en compagnie d'un "jeune poète" brun et silencieux...

Mercredi 5 juin, 5 h, Quai de l'Hôtel de Ville. Bouquiniste. Je tombe sur Fleuve renversé de Jean-Pierre Faye, 1960, GLM ! Exemplaire dédicacé à Jacques de La Rocheterie ? Du mal à déchiffrer. A l'intérieur du livre, une coupure jaunie du *Nouvel Obs* je crois, signée Yves Berger, titre, *De la mort à la naissance* : "Faye s'efforce de découvrir dans la mort le mystère de la naissance". Avec une photo de JPF...

Lundi 10 juin... Radar du sky, rainbow pisseux, bout de ciel bout. Toute prose rime baldienne (fière) (chauve) ou rien ! Foin de Proust !

Parenthèse du 5 avril... 92

????

Ah oui ! *AP* n° 126. Mon "journal", coquille : Galerie Pual, non Phal...

Emilie rage ! Contre les autres poètes, non les autres ! Moi, j'aimerais qu'on donne des noms ! Pour se marrer !

Ici, allée du Parc c'est entouré de crottes de chiens... Dogcity ou Dogtown... Mais ça pousse dans le petit jardin... Moi, j'aime bien Julien Blaine, for instance... Un soir en dinana, non en dinana, en dînant ; mille pardons ! Il me taquinait, taquinait de ne pas parler de lui dans mon "journal" !

"La poésie est éternellement
morte"

Et les éditions *Moundarren* m'avaient promis un SP de leurs livres ?

Jeudi 13 juin.

Ce "journal" irrite de vieux moralistes... ! J'ai eu le malheur de citer Régis Debray ! Revu *Mort à Venise*. Le film tient toujours mais la musique tourne en rond. Le jazz a introduit la ligne dans la musique, comme le vers trace dans la prose !

Samedi 15 juin, pluie et froid... Energie nulle, café, télé... Je ne fume presque plus et je grossis...

Parenthèse du 5 avril 92.

Mes dents se déchaussent, mais ni dentier, ni prothèse et les plombages ont fichu le camp, j'ai une bedaine in progress, un onglet bien mûr à l'œil droit, mes ongles se détrui-

sent inexorablement et elle me dit : *"Tu es beau !"*

Dimanche 16 juin, toujours atone...

Lundi 17 juin.

Traduc *My Bird Book* de Norma Cole... Norma c'est bouleverser les catégories et crever les lieux communs, tuer les expressions sans en avoir l'air. C'est déshabituer, changer, renouveler le dire sur le paysage, l'animal, le végétal, les gens... Free as a bird !

LE BILLET D'ÉMILIE DEPRESLES

J'aime Jacques Prévert ; j'aime sa goguenardise replette, ses chapeaux, son mégot... J'aime beaucoup ses poèmes ; j'aime qu'il soit dans la *Pléiade* ; et j'aime l'*Album*, la photogénie de l'homme, la qualité des amis.

Je hais la campagne de *"haine de la poésie cultivée"* que la publication de ces livres a suscitée. Je hais la bêtise constitutive, trop souvent, des partisans de la poésie *"naturelle"* ; je hais la tête courte et la ferveur prétentieuse des combattants du *"réalisme poétique"* (celui des couchers de soleil, celui de ceux qui s'en prenne au *"savant"*, au *"cérébral"* pour prôner le *"populaire"*...) Je hais le radicalisme démagogique, assuré de son bon droit poétique, de ceux qui accusent les

"constipés du cerveau"...

J'aime Prévert, sa complexité, et j'aime Stéphane Mallarmé, sa limpidité.

Émilie Depresles

DEUX TRADUCTEURS

Série Baudelaire (Editions Royaumont), de Michael Palmer, a été traduit par Emmanuel Hocquard *et* Philippe Mikriammos. Que ce dernier, dont le nom n'était pas cité dans la chronique de Liliane Giraudon (n° 127), veuille bien nous excuser, et nos lecteurs...

ARMAND OLIVENNES

L'ÉNIGMATIQUE BLONDEL DE NESLE

Les chansons de Blondel de Nesle figurent dans 11 manuscrits, dont 1 à Berne, 7 à la Bibliothèque Nationale de Paris (5 au Fonds Cangé), 4 à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris (dont le manuscrit dit du Vatican).

Prosper Tarbé des Sablons en a réuni 31 dans son édition princeps des Œuvres de Blondel de Nesle (Reims, Imprimerie Dubois, 1862).

Le docteur Leo Wiese, Privatdozent de l'Université de Munster, a recueilli 25 de ces chansons, sont 2 d'attribution incertaine, dans son édition des "Chansons de Blondel de Nesle", à Dresde en 1904.

Antérieurement J. Brakelmann avait publié la plupart des chansons (25) dans son œuvre 'Les plus anciens chansonniers français" avant de mourir à la guerre de 1870.

Prosper Tarbé rappelle que la découverte de Blondel de Nesle est due à Claude Fauchet, président à la Cour des Monnaies, qui, en 1581, signala les qualités de ce poète dans son ouvrage "Recueil de l'origine de la langue française, rymes et romans, plus les noms et sommaires de 127 poètes vivant en l'an 1300".

Ce que l'on connaît de la vie de ce poète repose sur ce qu'il dit de lui-même dans ses chansons et sur quelques chroniques anciennes qui évoquent certaines de ses actions que les médiévistes d'aujourd'hui tiennent en général pour des légendes.

La période pendant laquelle vivait Blondel est conjecturale. Il a vécu à l'époque de Conon de Béthune, de Gace Brûlé, de Renard de Choiseul et, certainement, de Richard Cœur de Lion, c'est, à peu près les seules certitudes que l'on ait.

Son lieu de naissance, la noblesse de sa famille sont discutés. Tarbé le fait naître à Neele, près de Boulogne-sur-Mer, d'autres lui donnent comme berceau Nesle, près de Peronne, mais le nombre des villes dont le nom peut former l'orthographe moderne de Nesle est important, non seulement en Artois, mais dans différentes provinces du nord de la France, et on a même retrouvé des Blondel ou des seigneurs de Nesle dans les Flandres ou en Angleterre. (Amaury de Nesle, élu patriarche de Jérusalem en 1157, à l'époque de l'Empire Latin, était originaire de Noyon).

En fait, deux versions inconciliables de la biographie du Trouvère partagent les spécialistes.

Selon Prosper Tarbé qui considère comme dignes de foi les documents sur lesquels se fondait le Président Fauchet pour esquisser sa biographie du Trouvère, Blondel de Nesle, également dénommé Blondiau, aurait fait partie de l'entourage du Plantagenêt Richard Cœur de Lion dès la jeunesse de celui-ci, passée dans le midi de la France. Blondel de Nesle, qui parcourait le pays de cour en cour, chantant lui-même ses chansons et jouant de la vielle, aurait été le maître en poésie du Roi Richard qui composa des chansons en langue d'oc et en langue d'oïl (que Tarbé a également réunies).

Quand Richard se croise en 1189, Blondel l'aurait suivi. Walter Scott se réfère à cette tradition dans son roman : "Le Talisman". Apprenant la révolte de Jean sans Terre, le Roi Richard décide de retourner en Angleterre. Pour traverser le royaume de Léopold d'Autriche, qui était son ennemi, il se déguise en marchand. On le reconnaît cependant, il est arrêté, et Léopold d'Autriche l'emprisonne dans ses châteaux successifs, jusqu'à ce qu'on perde sa trace. La légende veut même que son surnom de Cœur de Lion soit venu d'un combat qu'il aurait dû livrer sans arme contre un lion affamé.

Blondel aurait appris en Angleterre ("Chronique de Reims") que son ami le Roi se trouvait prisonnier en Autriche. Il traverse alors la mer et parcourt les châteaux

d'Autriche, chantant ses poèmes. Un soir, il apprend enfin d'une dame, à qui il demande l'hospitalité, que la château du bourg retient un "grand sire". Le lendemain, il se fait introduire au château et charme la petite cour par ses chansons. Il chante une chanson composée à deux autrefois avec Richard. Le Roi prisonnier l'entend et chante le second couplet.

Quelques jours après, marchant nuit et jour, Blondel regagne l'Angleterre et révèle la prison du Roi. De bien étonnantes tractations commencent alors. Le Roi prisonnier est d'abord cédé à l'Empereur d'Allemagne Henri VI, qui veut l'échanger à Philippe-Auguste contre des avantages politiques. Il comparait devant la Diète pour avoir abandonné la Terre Sainte et voulu faire assassiner le marquis de Montferrat et le Roi de France. Finalement, il fut libéré contre une énorme rançon et contre des otages en février 1194. Comme on avait fait courir le bruit qu'il était mort en captivité, la nouvelle apportée par Blondel changea le cours des choses en redonnant espoir aux Anglais, las des exactions du frère du Roi, Jean sans Terre.

On ne sait comment se firent les retrouvailles de Blondel et du Roi Richard. Ce dernier mourut en 1199. Tarbé suppose que Blondel, qui devait pourtant être plus âgé que lui, lui survécut, et qu'il se rangea sous la bannière de Philippe Auguste, comme Gacé Brûlé et de nombreux autres trouvères.

Léo Wiese ne trouve aucune confirmation de cette légende dans les historiens anglais de cette époque.

Henri Martin l'a cependant considérée comme très vraisemblable.

Tout à l'opposé, Paulin Paris identifiait plutôt le Trouvère à un membre de la grande famille féodale de Nesles, qui possédait la châtelennie de Bruges.

Le romaniste Holger Dyggve a développé cette généalogie. Le berceau de cette famille est Nesles, dans la Somme, près de Péronne.

Un Seigneur de Nesles, Raoul II, épousant une nièce de Thierry d'Alsace, comte de Flandre, se serait vu attribuer la châtelennie de Bruges. De ce mariage Raoul II aurait eu 3 fils, Conon de Nesles, Raoul III et Jehan 1er.

Au décès de Conon et de Raoul III, sans postérité, c'est Jehan 1er qui serait devenu châtelain de Bruges. Il aurait été marié à Elisabeth de Lambersart, décédée avant 1202. De celle-ci, Jehan 1er aurait eu 3 enfants. L'aîné de ces enfants, Jehan II, aurait épousé Eustachie de Saint-Pol et se serait croisé en 1200 à Bruges selon les uns, à Valenciennes en l'an 1201, si l'on en croit l'inscription relevée par Albert Demarquette dans son histoire de la maison de Harnes.

Il ne s'embarqua pas pour Constantinople, comme Conon, ou Rimbaut de Vacqueiras, mais gagna directement la Terre Sainte. En 1209 il se croise contre les Albigeois, participe à la bataille de Bouvines et, insigne honneur, chausse l'éperon d'or à Louis IX, créé Chevalier à Soissons avant d'être sacré Roi de Reims.

"Tout porte à croire, écrit Petersen Dyggve, que Jehan II de Nesles, fils de Jehan 1er, est le Blondel des chansons lyriques". Blondel, dit-il, pourrait avoir été un surnom donné à un membre de la grande famille de Nesles.

Roger Dragonetti, autre grand spécialiste, semble lui aussi incliner pour les hypothèses de Wiese et de Petersen Dyggve.

Nous donnons ci-dessous 5 poèmes et leurs traductions. (Originaux recueillis par Tarbé).

CINQ CHANSONS

CHANSON XX

Le rossignol annonce la nouvelle
Que la saison du doux temps est venue,
Que toute chose renait et est renouvelée,
Que les prés sont couverts d'herbe menue.
Pour la saison qui change et mue,
Chacun, sauf moi, montre joie et plaisir.
Hélas ! Car la fortune a si bien changé pour moi
Qu'on m'a jeté en prison et transformé.

Tant que l'hiver et tant que l'été durent
Je suis chagriné, déchiré et en colère.
L'excès de malheur que j'ai :
Personne ne le pourrait vous dire.
Quand j'y pense, je ne peux ni chanter ni rire,
Comme si j'avais pêché par méprise :
Car c'est avec une telle démesure
Que je dois souffrir sans cesse un si douloureux martyr.

Dieu ! Ma Dame devrait savoir le secret
De la douleur que j'ai, et de la peine !
Car son cœur lui dit bien et lui laisse deviner
Comment l'amour que j'ai pour elle me tourmente et me domine.
Sur toutes les autres elle est la souveraine,
Elle connait le mieux la racine de mes maux.
Sans elle je ne puis trouver remède
Ni guérison, qui me soit bienfaisante et saine.
Je me charme tant en la douce contemplation
De ses yeux brillants et de son clair visage ;

Et quand je me rappelle le beau maintien
De son noble corps, tout mon cœur s'en éclaire.
Elle parait si douce et débonnaire,
Si loyale, si courtoise et franche,
Que je ne puis avoir assez d'empire sur moi
Pour que ma pensée renonce à elle !

Oui ! Que Dieu fasse que mon cœur ne renonce
A l'aimer tous les jours de ma vie !
Je ne le ferai pas si la folie ne me trouble !
Car sa beauté m'y oblige et m'y engage.
Très longtemps je l'ai aimée et servie :
Il est bien temps, à présent, que j'en aie la récompense.
Je verrai bien alors si elle est loyale et vraie,
Ou si elle m'est fausse et déloyale amie.

Li rosignox anonce la novele
Que la saison du dous tens est venue,
Que toute riens renest et renouvele,
Que li prés sont couvert d'herbe menue.
Por la saison, qui se change et remue,
Chascun, fors moi, s'esjoït et révèle.
Las ! car si m'est changié la merele
Qu'on m'a jeté en prison et en muc.

Tant comme iver et tant comme esté dure,
Sui en doleur, et en duel, et en ire.
Assez et trop ai de mal aventure :
Nului, qui soit, je le vos porroit dire;
Quant me porpens, ne puis joer ne rire,
S'aucune fois n'avaient par mespresure :
Car il m'estuet à si grant desmesure
Souffrir adès si dolereus martire.

Dex ! car séust ma Dame la couvine
De la doleur, que j'ai, et de la paine !
Car ses cuers bien li dit et adevine
Comment s'amours me travaille et démaine.
Seur toutes autres elle est la souveraine,
Et molz conoist de mes maux la racine.
Ne puis sans li recouvrer médecine,

Ne guérison, qui me soit preus ne saine.

Tant me délite en la douce semblance
De ses vairs ieus et de son cler viaire ;
Et quant record la bele contenance
De son gent cors, tout le cuers m'en osclaire.
Qu'ele parest tant douce et débonnaire,
Tant loiale, tant corotoise et tant franche,
Que je ne puis avoir tant de poissance
Que mon penser puisse de li retraire !

Ja Dex ne doint que mes cuers se retroie`
De li amer tous les jors de ma vie !
Non fera, sé folie ne m'esmaie ;
Car sa biauté me semont et envie.
Moult longuement l'ai amée et servie :
Bien est mès tens que la desserte en aie.
Or verrai bien s'ele est loiale et vraie,
Ou s'ele m'est fausse et déloiale amie.

CHANSON XVI

De chanter, jamais de ma vie,
Je n'ai plus désiré avoir le courage.
Aussi vaut-il mieux qu'Amour me tue
Pour accomplir son grand dommage,
Car jamais si loyalement
Elle n'aura été aimée ni servie.
Comme elle punit toute gens
Moi, elle me tue et me trahit.

Je sais bien quelle folie j'ai faite
Et je connais bien ce que j'ai outrepassé.
Quand pour elle me prit envie
D'être réjoui et de m'envoler.
Quel fou je fis ! Aussi m'en repens-je.
Mais celui-là crie pitié trop tard,
S'il attend qu'il soit pendu,
Sans avoir mérité la mort.
D'amour il convient que je me détache
A cause de sa fausse contenance.

Je balance ; mais je ne peux ne pas m'y résoudre,
Puisque je suis repoussé à tort.
Mais telle est sa volonté
Que celui qui devrait le plus lui plaire,
Est constamment le plus blessé,
Puisqu'est vraie la tricherie.

Que ce soit pitié, sagesse, puissance,
Justice ou vengeance,
Dame, ne puis-je rien obtenir ?
Je ne sais à qui je dois l'allégeance.
J'ai beaucoup trop follement parlé !
Et Dieu devrait m'en tenir rigueur
Comme à un fou désespéré :
Qui n'ose s'en remettre à lui de son sort.

Longtemps je me serai égaré,
Mais à présent je vois que je suis rempli d'inquiétude
Quand celle qui est libre d'elle-même
Fait disparaitre tout bien et retarde sa décision.
Aussi ne peut-on s'y fier.
A mon témoignage, qu'elle soit maudite,
La joie qui vient d'aimer !
Joie qui est grande ; or je l'ai petite.

Ja de chanter en ma vie
Ne quiers mès avoir corage,
Ains veuil melz qu'Amors m'occie
Pour faire son grant domage,
Que jamès si loiaument
N'iert aimée ne servie.
Por ce chastoi toute gent :
Moi a mort et m'i traïe

Sé j'ai faite ma folie
Bien je connois mon outrage.
Quant pour li me prist envie
D'estre joians et volage
Que fox fis ! si m'ne repent.

Mès cil à tart merci crie,
Qui attent tant qu'on le pend,
S'il n'i a mort desservie.

D'amours me convient retraire
Pour sa fausse contenance.
Poise moi ; je n'puis le faire,
Qu'à son tort me desavance.
Mais tieus est sa volontés,
Que cil, qui plus li doit plaire,
Est en tout tens plus grévés :
Pour c'est tricheresse vraie.

Merci, cointe, qui soit maire,
Ne justice, ne vengeance,
Dame, ne puis je rien traire ?
Ne sai dont j'aie alégeance.
Molt ai folement parlé !
Et Dieu m'en devroit contraire
Comme fol désespéré :
Qu'en li n'os ains que refaire.

Lon tems aurai escondite ;
Mais or i voit que m'esmaie,
Quant cil, qui siens est tout quite,
Tolt tous les biens et délaie.
Pour ce on ne s'i puet fier.
D'endroit moi soit cle maudite,
La joie, qui vient d'amer !
Joie grande, or l'ai petite.

CHANSON VIII

Chanter, il me faut, car j'ai retrouvé la joie,
Qui ne faisait que me fuir et s'éloigner de moi.
Colère et douleur, voici ce que j'ai souvent gagné :
Il est bien temps pour moi de n'en être plus accablé.
Car la belle que depuis longtemps j'aimais
Et qui, de son amour, avait coutume de me priver,
Nouvellement s'est accordée à moi.
Elle voudra désormais me donner et m'octroyer

Sa fine amour que j'ai tant désirée,
Qui me faisait penser le jour, veiller la nuit.

Hé ! Dieu d'amour, comme est grande ta puissance,
Qui peut tuer les amants et les sauver !
A l'un tu donnes la mort, aux autres tu donnes vie ;
Tu fais languir l'un, l'autre rire et se réjouir.
Tu m'as occis ; à présent tu m'as rendu la vie.
Au dessus de toute chose je dois t'adorer :
Car de celle qui était mon ennemie,
Tu m'as fait ami, ce pourquoi je dois beaucoup t'aimer.
Désormais je te vouerai mes chansons toute ma vie :
C'est ainsi que je voudrai te servir et t'honorer.

Ah ! douce personne, en qui je me fie,
Pour Dieu, je vous prie de ne pas m'oublier fût-ce faiblement,
Puisqu'ainsi est qu'Amour, par son pouvoir,
A lié ensemble nos cœurs qui étaient deux,
Pour Dieu ! gardez le mien en remembrance !
Car le vôtre est dans mon cœur fixé
De sorte qu'il me donnera courage et constance.
Désormais je serai heureux et en joie ;
Et je prierai Dieu, par sa puissance,
Nous garde toujours sains, et saufs, et pleins d'ardeur.

Chanter m'estuet ; car joie ai recouvrée,
Qui me soloit fuir et esloignier.
Ire et dolor ai maint jor comperée
Bien est mes tens que la doie laissier.
Car la belle que lonc tens ai aimée,
Qui de s'amour me soloit d"fier,
Nouvelement s'est à moi accordée.
Or me voudra donner et otroier
Sa fine amour, que tant ai désirée,
Qui me fesoit jour penser, nuit veiller.

Hé ! Dex d'amours, comme as grant seignorie,
Qui les amans puis occirre et sauver !
L'un dones mort, aus autres dones vie ;

L'un fes langui, l'autre rire et joer.
Tu m'as ocis ; or m'a rendu la vie.
Seu toute riens te doi je aorer :
Car de cela qui estoit m'anemie,
M'as fet ami, dont molt te doi amer.
Or chanteraï de toi toute ma vie :
Si te voudrai servir et honorer.

Ah ! douce riens, en qui j'ai ma fiance,
Pour Dieu vous pri que ne m'entroubliez.
Puis qu'ensi est qu'Amours, par sa puissance,
Endeux nos cuers a ensemble liez,
Pour Dieu ! aiés le mien en remembrance !
Car li vostres est en mon cuer fichiés,
Qui me donra confort et contenance.
Dès ore mès ère joians et liez ;
Et prierai que Dex, par sa poissance,
Nous gart tos jors sains, et saufs, et hétiés.

CHANSON XXIV

Jamais nul homme ne chanta
De la manière dont je chante :
Jamais nul ne chantera ainsi,
Je ne ressens aucune colère, à moins de feindre.
Et quand ma Dame m'aura occis,
Sachez en vérité, et je m'en vante devant elle,
Qu'elle n'en trouvera jamais aucun
Qui l'aime autant et pour toute sa vie.
Elle devrait avoir une plus grande pitié
De moi, qu'elle voit si languissant.

Beau seigneur Dieu, si jamais elle aime,
Donnez que ce soit moi le premier :
Car je sais bien qu'elle n'aima jamais personne ;
Et c'est mon cœur qui désire le plus être aimé d'elle.
Elle apprendra l'ardeur de cette inclination,
Je m'en aperçois bien l'éprouvant,
Alors qu'elle n'a encore rien ressenti

Des maux d'amour dont je souffre tant.
Son clair visage qu'elle a si riant,
Fait le mien abattu, triste et pensif.

La longue attente pour lui parler
Ma fait souvent changer de teint et pâlir.
Quand je suis en sa présence, je n'ose la regarder :
Mes yeux doutant à ce point de partir
Qu'ils n'ont pas conscience de revenir ;
Et je ne puis les en détourner
Pour leur commander plus de dissimulation ;
Car ce dont on a grand désir,
Fait passer outre aux conventions.

Onques mais nus hom ne chanta
En la manière que je chant :
Ne jamais nus ne chantera,
Plus ait d'ire a mains de semblant.
Et quant ma Dame occis m'aura,
Sachiez de voir, à li m'en vant,
Que jamais nul n'en trouvera,
Qui tant l'aime en tout son vivant.
Merci Déust avoir plus grant
De moi, qui si vois languissant.

Biaaus sire Dex, s'ele aime ja,
Donnez que ce soit moi avant :
Car je sai bien qu'onques n'ama ;
Pour s'en est mes euers plus engrant.
Mout ce envis i aprendra,
Je m'en vois bien apercevant,
Quant ele encore sentie n'a
Nus des maus d'amor, dont j'ai tant.
Ses clairs vis, qu'ele a si riant,
Fait le mien mat, trisie et pensant.

Li lonc délais d'à li parler
Me fait souvent taindre et palir.
Quant j'i sui, je ne l'os esguarder ;
Tant en dout mes ex à partir,
Qu'il ne s'en sevent revenir :

Ne je ne les en puis tourner
Pour chastoier de mieus couvrir ;
Car ce dont on a grant désir,
Fait bien mesure tressaillir.

CHANSON XXIX

Rose ni lys me donnent le désir
De me réjouir ni de faire chanson ;
Car la très belle, en qui mon cœur espère,
M'a longtemps promis la félicité en vain.
Mais l'encouragement de sa grande vertu
M'a loyalement tenu en espérance
D'avoir joie ; et si d'elle je ne l'obtiens,
Sans aucun doute, je sais que j'en mourrai.

Tristesse et tourment, c'est ce que me font éprouver souvent
Les mensongers flatteurs, qui jamais n'auront de pardon !
Ils demandent qu'est-ce qui me fait aller en chantant.
Mais s'il plaît à Dieu, jamais ils ne sauront le nom
De la très belle, en qui j'ai ma foi.
C'est à grand tort qu'ils sont dans un si grand doute,
Car qui la voit, peut dire sans différer :
Jamais de mes yeux plus belle ne contemplai.

Je ne dois pas du tout me désespérer
Si ma Dame me soumet à son bon vouloir ;
Car elle a plus le pouvoir de récompenser
Que je n'ai celui de la mériter par ma souffrance.
Même quand je l'aime de plus en plus et qu'elle, de moins en moins
se soucie de moi
Je fais comme celui qui risque
Tout ce qu'il a, et ne peut s'en détacher
Et perd, parce qu'il croit gagner.
Un cœur loyal doit se tenir à bien aimer,
Et ne doit pas, par tourment, se détacher.

Et sachez bien qu'il n'use d'aucune tromperie,
Celui qui, de se séparer, n'a ni désir ni volonté.
Dans le mien cœur l'amour croît plutôt et devient plus durable.
Même si pitié, à laquelle je la trouve peu disposée,
M'est un espoir trop lointain pour me venir en aide,
La loyauté peut m'être une nécessité.

A Choiseul va, chanson, à grande allure ;
Et à Renalt [1] qui toujours sans restriction
Aime loyalement et d'un cœur sincère et entier :
Car honneur et valeur le rendront de grande estime.
Et dis-lui bien qu'il mette mon souci
En bonne amour, qu'il n'ait garde de remplacer
La belle Dame, la bonne : et qu'aussi la chérisse ;
Car de bonne amour on ne doit pas changer.

[1] Renalt de Choiseul : Fief de la Haute-Marne, près de Chaumont, Choiseul est le berceau de la famille du même nom, connue depuis le XIe siècle. On connaît 3 Renalt de Choiseul, dont le dernier, Renalt III était mort en 1239. Renalt II était décédé, lui, en 1218. Blondel s'adresse dont certainement à l'un de ces deux seigneurs. La famille de Choiseul passe pour avoir, à cette époque, dû donner en caution son château pour payer ses dettes. Colin Muset, vers la même période, se plaignit de l'accueil qu'il reçut à Choiseul et du délabrement du château (Petersen Dyggve).

Rose ne lis ne me donent talent
De joie avoir ne de faire chanson ;
Car la très belle, à qui mes cuers s'atent,
M'a fait lonc tens renvoisier en pardon.
Mès li confort de sa très grant vaillance
M'a finement tenu en espérance
De joie avoir : et sé par li ne l'ai,
Tot sans cuidier bien sai que j'en morrai.

Ire et ennui me font avoir sovent
Faus losengiers, qui ja n'aient pardon !
Et demandent por quoi je vais chantant.
Mès sé Dieu plait, ja ne sauront le non
De la très belle, en qui j'ai ma fiance.
Mas à grant tort en sont en grant doutance,
Car, qui la voir puet dire sans délai :
- Ains de mes cus plus belle n'esgardai.
Je ne me dois du tout désespérer
Sé ma Dame me met en nonchaloir ;

Qu'elle a pooir de plus guerrodoner
Que ja ne puis desservir par douloir.
Mès quant plus l'aime et moins a de moi eure,
Si fais com cil qui met en aventure
Quant il a, et ne le puet laissier
Et perd, por cr qu'il cuide gaaignier.

Tenir se doit fins cuers à bien amer,
Ne por travail ne s'en doit removoir.
Et sachiez bien qu'il ne fait fors guiller,
Qui de partir a talent ne voloir.
Mès li miens cuer en amor croist et dure.
Ne ja pitié, dont je la truis si dure,
Ne m'iert si loing que ne me viengne aider,
Sé loiauté me puet avoir mestier.

A Choisil vas, chansou, à grant alure ;
Et de Renalt, qui tous jours sans mesure
Aim loiaulment et de fin cuer entier :
Car los et pris l'en rendront grant louier.
Et si li di que il mete sa cure
En bone amor, ne de changier n'ait cure
La bel Dame, la bonne : ains la tieng chier ;
Bar bone amor ne doit on pas changier.

Choix des poèmes et traductions
par Armand Olivennes

ILIADE

CHANT III

Quand enfin tous sont rangés, chacun autour de ses chefs,
les Troyens d'un côté s'avancent avec cris et clameurs, comme des oiseaux,
du moins pareils au cri des grues qui s'élève au devant du ciel,
lorsque pour fuir l'hiver et les pluies incessantes,
elles volent à grands cris sur les courants d'Océan,
portant aux hommes Pygmées massacre et trépas ;
et aériennes donc leur livrent un funeste combat.
Et de l'autre avancent en silence, respirant la fureur, les Achéens,
brûlant en leur cœur de se prêter mutuel appui.

Comme sur les cimes d'un mont le Notos répand un épais brouillard,
odieux aux bergers, mais au voleur plus favorable même que la nuit,
et où chacun ne peut voir au delà d'un jet de pierre ;
ainsi donc une poussière s'élève compacte sous les pas des guerriers
en marche ; cependant que très vite ils traversent la plaine.

Quand donc marchant les uns vers les autres ils entrent en contact,
du côté troyen s'avance combatif Alexandre aux formes divines,
portant sur les épaules une peau de léopard et un arc recourbé
et une épée ; et enfin deux piques à coiffe de bronze,
qu'il brandit parmi les Argiens provoquant les meilleurs
à lutter face-à-face en un terrible combat.

Or lorsque soudain l'aperçoit Ménélas aimé d'Arès
qui s'approche à grands pas en avant de la foule ;
comme un lion se réjouit en tombant sur le grand cadavre,
soit d'un cerf ramé soit d'une chèvre sauvage, trouvé alors
qu'il a faim ; car il le dévore avidement, même si sur lui
s'élancent et les chiens rapides et les jeunes gens robustes ; .
ainsi se réjouit Ménélas quand Alexandre aux formes divines
apparaît à ses yeux ; car il se promet de punir le coupable ;
et aussitôt de son char saute à terre tout en armes.

Or lorsque soudain le voit Alexandre aux formes divines,
paraître s'avançant combatif, son cœur se glace,
et vers le groupe des siens se replie pour éviter le trépas ;
comme un homme qui voit un serpent dans les gorges d'un mont
s'éloigne en reculant, un frisson saisissant ses membres,
et s'en retourne, tandis que la pâleur envahit ses joues ;

ainsi recule à travers la foule des Troyens altiers,
par crainte de l'Atride, Alexandre aux formes divines.
Or Hector qui l'a vu l'insulte de paroles humiliantes :
"Misérable Pâris ! bellâtre, coureur de femme, séducteur !
tu aurais bien fait ou de ne pas naître ou de mourir non marié ;
et je le souhaiterais ; et cela eût beaucoup mieux valu
que d'être ainsi et notre honte et l'objet du mépris de tous ;
sans doute rient-ils aux éclats ces Achéens aux longs cheveux,
qui te disaient être vaillant champion, à voir la beauté
de tes formes, mais il n'est en ton âme ni force ni courage.
Est-ce avec ces qualités que, sur des vaisseaux coureurs de mer,
tu as traversé la mer, entouré de compagnons fidèles,
et mêlé à des étrangers que tu as enlevé une femme splendide
sur une terre lointaine, parente d'hommes belliqueux,
pour le malheur de ton père, de ta cité, de tout ton peuple,
pour la joie de nos ennemis et pour ton opprobe à toi-même ?
N'aurais-tu pas dû attendre Ménélas aimé d'Arès ?
tu aurais su de quel mortel tu détiens la florissante épouse ;
alors ne t'auraient guère servi ta cithare et les dons d'Aphrodite,
tes cheveux et ta beauté, quand tu aurais roulé dans la poussière.
Mais les Troyens sont trop timides ; sans quoi ils t'auraient déjà
revêtu d'une tunique de pierre pour tous les maux que tu leur as fait."
Alors à son tour Alexandre aux formes divines lui dit :
"Hector, puisque tes blâmes sont justes et non injustes–
en toi le cœur est toujours inflexible comme une hache,
qui pénètre dans le bois maniée par un homme, qui avec art
taille la poutre d'une nef, et elle aide cet homme dans l'effort–,
telle est, au fond de ta poitrine, la fermeté de ton esprit ;
ne me reproche pas les dons charmants d'Aphrodite d'or ;
ils ne sont pas à rejeter, ces dons très glorieux des dieux,
tous ceux qu'eux-mêmes octroient, nul ne saurait par lui-même les prendre.
Mais si maintenant tu veux que je guerroie et combatte,
fais alors asseoir les autres Troyens et tous les Achéens,
après quoi entre les lignes, moi et Ménélas aimé d'Arès
envoyez-nous combattre pour Hélène et tous ses biens ;
celui de nous deux qui aura vaincu et sera le plus fort,
prendra tous les biens et la femme qu'il emportera chez lui ;
et vous autres vous conclurez un pacte loyal de bonne amitié,
vous demeurerez vous en Troade fertile, tandis qu'eux rentreront
vers Argos nourricière de cavales et l'Achaïe aux belles femmes."
Ainsi dit-il ; et Hector a grande joie à entendre ces propos,

et s'avançant entre les lignes, il arrête les phalanges troyennes
en saisissant sa lance par le milieu ; alors tous s'arrêtent.
Cependant que vers lui se tendent les arcs des Achéens aux longs cheveux
qui cherchent à l'atteindre et le visent avec flèches et pierres ;
alors Agamemnon, roi des guerriers, fortement crie :
"Arrêtez, Argiens ; ne tirez point, fils des Achéens !
car Hector au casque étincelant semble vouloir nous parler."
Ainsi dit-il ; et tous cessent le combat et font silence
au plus vite ; alors Hector entre les deux lignes dit :
"Entendez de moi, Troyens et Achéens aux bonnes jambières,
la proposition d'Alexandre, le responsable de cette querelle ;
il invite ici les autres Troyens et tous les Achéens
à déposer leurs belles armes sur la terre nourricière,
afin qu'entre les lignes lui et Ménélas aimé d'Arès
seul à seul combattent pour Hélène et tous ses biens ;
celui des deux qui aura vaincu et sera le plus fort,
prendra tous les biens et la femme qu'il emportera chez lui ;
et nous autres nous conclurons un pacte loyal de bonne amitié."
Ainsi dit-il ; et tous demeurent sans bouger silencieux ;
Alors Ménélas au puissant cri de guerre dit aussi parmi eux :
"Maintenant écoutez-moi ; car la douleur pénètre surtout
en mon cœur, et je suis d'avis de séparer dès à présent
Argiens et Troyens, car vous avez souffert bien des maux
pour ma querelle et pour Alexandre qui l'a entreprise ;
que celui de nous deux dont la mort et le destin sont préparés,
meure ; mais vous autres séparez-vous au plus vite.
Apportez deux agneaux, un mâle blanc, et une femelle noire,
pour Terre et Soleil ; pour Zeus nous en apporterons, nous, un autre ;
et amenez ici le puissant Priam pour qu'il sacrifie les gages
lui-même, puisque ses enfants sont arrogants et perfides,
pour que nul ne viole par une transgression le pacte de Zeus ;
car l'esprit des hommes aptes aux armes flotte toujours incertain ;
mais quand un vieillard intervient, en rapprochant l'avenir du passé,
il voit comment il est possible d'arranger au mieux les deux parties."
Ainsi dit-il ; alors tous se réjouissent, Achéens et Troyens,
dans l'espoir de cesser enfin la guerre déplorable ;
et ils maintiennent les attelages en lignes, puis en descendent,
et se dépouillent de leurs armes, les déposant à terre,
les unes près des autres, car l'espace est étroit entre les deux fronts ;
Hector alors dépêche vers la ville deux hérauts,
en hâte, pour apporter les agneaux et pour appeler Priam ;

de son côté, le roi Agamemnon envoie Talthybios
vers les nefs creuses, avec pour ordre et devoir un agneau
à rapporter ; et lui ne désobéit pas au divin Agamemnon.
Iris de son côté vient vers Hélène aux bras blancs en messagère,
sous les traits de sa belle-sœur, l'épouse du fils d'Anténor,
celle que possède le fils d'Anténor, le puissant Hélicaon,
Laodicè, la première pour la beauté des filles de Priam.
Elle la trouve en ses appartements tissant une large pièce,
double voile de pourpre, dans laquelle elle retrace les nombreux combats
des Troyens dompteurs de cavales et des Achéens à cottes de bronze ;
que pour elle-même ils ont souffert sous les mains d'Arès ;
se tenant donc à ses côtés, Iris aux pieds légers lui dit :
"Viens ici, chère nymphe, viens voir le merveilleux spectacle
des Troyens dompteurs de cavales et des Achéens à cottes de bronze ;
eux qui jusqu'ici portaient les uns contre les autres Arès source de pleurs
dans la plaine, ne désirant que la guerre pernicieuse,
les voici maintenant assis en silence, la bataille ayant pris fin,
appuyés à leur bouclier, leur longue lance près d'eux fichée en terre ;
car de leur côté Alexandre et Ménélas aimé d'Arès
vont de leur longue lance combattre à ton sujet ;
et l'on te nommera la chère épouse de celui qui aura vaincu."
En parlant ainsi la déesse lui met au cœur le doux désir
et de son premier époux et de sa cité et de ses parents ;
alors aussitôt se couvrant d'un voile d'une éclatante blancheur
elle s'élance hors de la chambre versant de tendres larmes,
non pas seule, car aussitôt deux suivantes l'accompagnent,
Aïthrè, fille de Pitthée, et Clymène aux grands yeux ;
et bientôt elles arrivent où sont les portes Scées.
Or ceux qui entourent Priam et Panthoos et Thymoïtès
et Lampos et Clytios et Hikétaon, rejeton d'Arès,
et Oucalégon et Anténor, tous pleins de sagesse,
siègent en conseil des anciens près des portes Scées,
certes la vieillesse les éloigne du combat, mais ils restent des orateurs
habiles, pareils à des cigales qui dans le bois,
sur un arbre, lancent leur voix à la douceur de lis ;
tels sont les chefs des Troyens siégeant sur le rempart ;
or ceux-là mêmes, voyant Hélène s'approcher du rempart,
disent entre eux à mi-voix ces paroles ailées :
"Il ne faut pas s'indigner si Troyens et Achéens aux bonnes jambières
pour une telle femme souffrent tant de maux si longtemps ;
à la voir elle ressemble étonnamment aux déesses immortelles ;

malgré tout, si belle soit-elle, qu'elle s'en retourne sur les nefs,
et qu'à nous et à nos enfants plus tard la ruine ne soit pas donnée."
Ainsi donc disent-ils ; et Priam alors de la voix appelle Hélène :
"Viens ici, chère enfant, et assieds-toi devant moi,
afin de voir et ton premier époux et tes alliés et tes amis,–
tu n'es pour moi coupable en rien, les dieux seuls selon moi sont coupables,
qui sur moi ont déchaîné la guerre source de pleurs avec les Achéens–,
et afin que tu me nommes également ce guerrier prodigieux,
quel est donc ce héros si noble et si grand ?
certes il est vrai d'autres le dépassent de la tête,
mais d'aussi beau je n'en ai jamais vu de mes yeux,
ni d'aussi majestueux ; il a tout l'air d'un roi."
Alors Hélène divine entre les femmes, lui répond ces propos :
"Tu es pour moi, cher beau-père, et vénérable et redoutable ;
que n'ai-je préféré le cruel trépas lorsqu'ici
j'ai suivi ton fils, abandonnant ma chambre nuptiale et mes frères
et ma très chère fille et mes aimables compagnes ;
mais il n'en fut pas ainsi ; et c'est pourquoi je me consume en pleurs.
Mais je te répondrai ceci, puisque tu m'interroges et enquêtes ;
celui-ci c'est le fils d'Atrée, le très puissant Agamemnon,
tout à la fois noble roi et puissant guerrier ;
il était aussi mon beau-frère –face de chienne– si jamais il le fut."
Ainsi dit-elle ; et le vieillard l'admire et s'écrie :
"O heureux Atride, favori du sort, mortel fortuné,
assurément nombreux sont les fils des Achéens à t'être soumis.
Une fois déjà je suis allé en Phrygie féconde en vignes,
où j'ai vu de très nombreux Phrygiens aux coursiers frémissants,
peuples d'Otrée et de Mygdon égal aux dieux,
qui alors campaient le long des rives du Sangarios ;
et en effet étant leur allié je fus enrôlé parmi eux
lorsqu'en ce jour apparurent les Amazones égales aux hommes ;
mais eux-mêmes étaient moins nombreux que ne le sont les Achéens aux yeux vifs."
En second lieu, apercevant Odysseus, le vieillard interroge :
"Allons, chère enfant, dis-moi également qui est celui-ci ?
moindre de la tête il est vrai que l'Atride Agamemnon,
mais à le voir il est plus large d'épaules et de poitrine ;
et tandis que ses armes reposent sur la terre nourricière,
lui-même va, tel un bélier, parcourant les rangs de ses hommes ;
moi du moins je l'assimile au mâle à l'épaisse toison,
qui va traversant son grand troupeau de brebis blanches."
Alors ensuite Hélène née de Zeus à son tour lui répond :

"Celui-là, c'est le fils de Laërte, Odysseus aux milles ruses,
qui a grandi en pays d'Ithaque et sur son sol rocheux,
il connaît et ruses variées et pensées subtiles."
Alors le sage Anténor à son tour lui répond :
"O femme, combien est vraie la parole que tu viens de dire ;
car jadis déjà est venu ici le divin Odysseus
en ambassade à ton sujet avec Ménélas aimé d'Arès ;
c'est moi qui les reçus en hôtes et les accueillis en mon palais,
et de tous deux je pus apprécier prestance et pensées subtiles.
Mais lorsqu'étant mêlés aux Troyens assemblés,
et tant qu'ils étaient debout, Ménélas l'emportait de ses larges épaules,
mais quand tous deux s'asseyaient, plus imposant était Odysseus ;
mais lorsqu'ils tissaient pour tous propos et pensées,
sans doute Ménélas parlait-il aisément,
peu de mots, mais sonnant clair, il n'était certes ni prolixe
ni maladroit, et il était aussi moins âgé ;
mais lorsqu'à son tour Odysseus aux milles ruses se dressait,
il se tenait là, et le regard baissé gardait ses yeux fixés à terre,
il n'agitait le sceptre ni en arrière ni en avant,
mais le tenait immobile, tel un homme inexpérimenté,
tu aurais cru voir quelqu'un de maussade ou même un demeuré ;
mais lorsqu'à peine il lançait et sa grande voix du fond de sa poitrine
et des paroles semblables aux flocons de neige en hiver,
dès lors avec Odysseus aucun mortel ne pouvait plus rivaliser ;
et ce n'était plus tant pour ses formes que nous admirions Odysseus."
En troisième lieu, apercevant Ajax, le vieillard demande :
"Quel est donc cet autre guerrier achéen noble et grand,
qui dépasse les Argiens de sa tête et de ses larges épaules ?"
Alors Hélène aux longs voiles, divine entre les femmes, lui répond :
"Celui-là, c'est le prodigieux Ajax, rempart des Achéens ;
de l'autre côté Idoménée tel un dieu parmi ses Crétois
se dresse, autour de lui les chefs crétois sont assemblés ;
souvent il fut l'hôte de Ménélas aimé d'Arès
en notre palais, quand il venait de Crète.
Maintenant je vois tous les autres Achéens aux yeux vifs,
je pourrais bien les reconnaître et te dire leur nom ;
cependant il est deux bons rangeurs de guerriers que je ne puis voir,
Castor dompteur de cavales et Pollux habile au pugilat,
mes deux frères, que ma mère seule m'avait donnés.
N'ont-ils pas suivi l'armée de l'aimable Lacédémone ?
ou bien, l'ayant suivie jusqu'ici sur ses vaisseaux coureurs de mer,

serait-ce maintenant qu'ils se refusent à s'enfoncer dans la mêlée,
par crainte des outrages et des insultes nombreuses qui sont mon lot ?"
Ainsi dit-elle ; mais déjà la glèbe source de vie les retenait
à Lacédémone même, dans leur chère terre paternelle.
Les hérauts cependant portent par la cité les gages de fidélité aux dieux,
deux agneaux et du vin réjouissant l'âme, fruit de la glèbe,
dans une outre en peau de chèvre ; le héraut Idaios
porte aussi un cratère brillant et des coupes d'or ;
et s'approchant du vieillard, il l'exhorte en ces termes :
"Lève-toi, fils de Laomédon, à l'appel des chefs
des Troyens dompteurs de cavales et des Achéens à la cotte de bronze,
pour descendre dans la plaine afin de sacrifier les gages ;
car de leur côté Alexandre et Ménélas aimé d'Arès
vont de leur longue lance combattre pour la femme ;
et le vainqueur alors emmènera la femme et tous ses biens ;
et nous autres nous conclurons un pacte loyal de bonne amitié,
nous demeurerons nous en Troade fertile, tandis qu'eux rentreront
vers Argos nourricière de cavales et l'Achaïe aux belles femmes."
Ainsi dit-il ; et le vieillard alors s'effraie, et ordonne aux siens
d'atteler un char ; et eux obéissent promptement ;
puis Priam alors y monte, et tire à lui les rênes ;
et à ses côtés, Anténor monte sur le char splendide ;
et tous deux, par les portes Scées, vers la plaine dirigent les chevaux rapides.
Et dès qu'ils arrivent parmi les Troyens et les Achéens,
descendant de leur char sur la terre nourricière,
entre les lignes troyennes et achéennes ils s'avancent ;
alors aussitôt se lève Agamemnon, roi des guerriers,
ainsi qu'Odysseus aux mille ruses ; alors les superbes hérauts
rassemblent les gages de fidélité aux dieux, puis dans le cratère
mélangent le vin, et enfin sur les mains des rois versent l'eau.
L'Atride alors de ses mains tire le glaive
toujours suspendu le long du grand fourreau de son épée,
coupe les poils de la tête des agneaux, qu'ensuite
les hérauts troyens et achéens répartissent entre les chefs ;
et pour tous l'Atride à voix haute prie mains tendues vers le ciel.
"Zeus Père, maître de l'Ida, très glorieux, très grand !
et toi Soleil, qui vois tout et entends tout !
et vous Fleuves et Terre, et vous qui sous le sol
châtiez parmi les défunts quiconque s'est parjuré !
vous tous soyez témoins, et veillez sur nos gages de fidélité ;
si Ménélas est abattu par Alexandre,

qu'il garde alors pour lui-même Hélène et tous ses biens,
et nous nous en retournerons sur nos vaisseaux coureurs de mer ;
mais si Alexandre est tué par le blond Ménélas,
aux Troyens alors de rendre Hélène et tous ses biens,
et de payer aux Argiens un prix convenable,
lequel devra profiter également aux générations à venir ;
mais ce prix si Priam et les fils de Priam
se refusent à me le payer, Alexandre ayant succombé,
c'est moi alors qui combattrai pour obtenir satisfaction,
et resterai ici jusqu'à ce que j'atteigne le terme de la guerre."
Il dit, et d'un bronze implacable tranche la gorge des agneaux ;
et les dépose d'abord sur le sol palpitants,
privés de vie, car le bronze a pris leur force.
Puis dans le cratère ayant puisé le vin avec des coupes
ils le versent, et prient les dieux toujours vivants ;
et voici ce que chacun dit, et des Achéens et des Troyens :
"Zeus très glorieux, très grand ! et vous autres dieux immortels !
quel que soit celui des deux partis qui le premier viole ce pacte,
que sa cervelle se répande sur la terre tel ce vin, la sienne
et celle de ses fils, et que leurs épouses subissent la loi d'un autre."
Ainsi disent-ils, mais nullement ne les exauce le Cronide ;
alors Priam le Dardanide leur tient ces propos :
"Entendez-moi, Troyens et Achéens aux bonnes jambières,
je vais certes regagner Ilion battue par les vents,
car je n'aurai pas le courage de voir de mes yeux
combattre mon cher fils contre Ménélas aimé d'Arès ;
Zeus certes sait, ainsi que les autres dieux immortels,
auquel des deux la mort est donnée par le destin."
Il dit donc ; et mortel égal aux dieux il place les agneaux sur le char,
puis lui-même alors y monte, et tire à lui les rênes ;
et à ses côtés, Anténor monte sur le char splendide.
Et tandis qu'ainsi tous deux, tournant bride, vers Ilion s'en retournent ;
de leur côté, Hector fils de Priam et le divin Odysseus
mesurent tout d'abord le terrain, puis ensuite
choisissant les sorts, les secouent dans un casque de bronze,
pour savoir lequel des deux lancera le premier la lance de bronze ;
les hommes alors prient, en tendant les mains vers les dieux,
et voici ce que chacun dit, et des Achéens et des Troyens :
"Zeus Père, maître de l'Ida, très glorieux, très grand !
que celui des deux qui fut cause de tous ces maux entre nous,
fais que celui-là succombe et plonge dans la demeure d'Hadès,

et à nous autres accorde le pacte loyal de bonne amitié !"
Ainsi disent-ils ; et les agitant, le preux au casque étincelant, Hector,
détourne le regard ; or le sort de Pâris, prestement, jaillit au dehors ;
les autres alors s'asseoient en rangs, chacun près
de ses chevaux aux pieds vifs et de ses armes qui scintillent à terre ;
et aussitôt il couvre ses épaules de ses belles armes,
le divin Alexandre, époux d'Hélène aux beaux cheveux.
Tout d'abord autour de ses jambes il met ses belles
jambières, où s'adaptent des couvre-chevilles d'argent ;
en second lieu il revêt sa poitrine de la cuirasse
de son frère Lycaon, qui lui va parfaitement ;
et d'autre part autour de ses épaules il jette une épée de bronze
à clous d'argent ; ensuite un écu grand et fort ;
et sur sa tête robuste il pose un casque bien fait
à queue de cheval ; et terrifiant est le panache s'agitant dans l'air ;
enfin il prend sa forte lance, bien adaptée à sa main.
Ainsi de même, l'ardent Ménélas de son côté passe son armure.
Lors donc qu'ils se sont armés chacun du côté des siens,
entre les lignes troyennes et achéennes ils s'avancent
en se jetant de terribles regards ; et la stupeur saisit ceux qui les voient
des Troyens dompteurs de cavales et des Achéens aux bonnes jambières ;
et tous deux s'arrêtent près l'un de l'autre dans le champ mesuré
agitant leurs lances, pleins d'une mutuelle fureur ;
or Alexandre d'abord lance sa lance à l'ombre longue,
et atteint l'Atride à son bouclier bien équilibré,
mais n'en rompt point le bronze, et la pointe s'écrase
sur le puissant bouclier ; alors à son tour s'élance le bronze levé
l'Atride Ménélas en priant Zeus Père :
"Zeus Roi ! donne-moi de punir celui qui le premier m'a fait tort,
le divin Alexandre, et dompte-le par mon bras ;
afin que chacun tremble, jusque chez les hommes à naître,
de faire tort à l'hôte qui le reçoit et lui offre l'amitié."
Il dit donc ; et l'ayant brandie lance sa lance à l'ombre longue,
et atteint le Priamide à son bouclier bien équilibré ;
pénétrant d'un côté l'écu éclatant, la robuste lance
va s'enfonçant à travers la cuirasse ouvragée ;
et de l'autre, ressortant le long du flanc elle déchire la tunique,
la lance ; lui alors inclinant le corps esquive le noir trépas.
L'Atride aussitôt tire son épée à clous d'argent,
la lève haut et frappe le cimier du casque ; mais autour de lui
brisée en trois, quatre morceaux, elle tombe de sa main ;

l'Atride alors gémit, les yeux levés vers le vaste ciel :
"Zeus Père ! il n'est pas de dieu plus pernicieux que toi ;
je pensais bien pouvoir punir Alexandre de sa vilenie ;
mais voilà qu'en ma main s'est brisée mon épée, et que ma lance
s'est envolée en vain de mon poing, car je ne l'ai pas blessé."
Il dit, et d'un bond le saisit par son casque à l'épaisse crinière,
et le fait pivoter pour l'entraîner vers les Achéens aux bonnes jambières ;
et la courroie richement ouvragée étrangle le cou délicat,
là où sous le menton elle se tend et maintient le casque.
Et certes il l'eût entraîné et se fût acquis une gloire infinie,
si ne l'eût soudain aperçu la fille de Zeus, Aphrodite,
qui rompt alors la courroie tirée d'un bœuf abattu ;
si bien que le casque seul suit maintenant la forte main.
Alors le héros, vers les Achéens aux bonnes jambières,
le jette tournoyant, et ses fidèles compagnons le ramassent ;
tandis qu'il s'élance de nouveau brûlant de le tuer
de sa lance de bronze ; mais Aphrodite le lui ravit
aisément, étant une déesse, et elle l'enveloppe d'un épais brouillard,
et le dépose dans sa chambre odorante aux suaves parfums.
Ensuite elle-même va appeler Hélène ; et elle la trouve
sur le haut des remparts, où de nombreuses Troyennes l'entourent ;
et de la main elle saisit un coin de son voile parfumé et le tire,
pour lui parler elle a pris l'aspect d'une vieille d'autrefois,
d'une fileuse qui, lorsqu'elle habitait Lacédémone,
exécutait pour elle des lainages fins, et qu'elle chérissait ;
sous ces traits la divine Aphrodite lui dit :
"Viens par ici, Alexandre te demande de rentrer à la maison ;
lui du moins est dans sa chambre, sur le lit fait au tour,
resplendissant et de sa beauté et de sa parure ; et tu ne dirais pas
qu'il vient de combattre un guerrier ; mais qu'il va danser
ou bien, cessant à l'instant une danse, qu'il se repose."
Ainsi dit-elle, et elle émeut donc son cœur en sa poitrine ;
mais quand elle aperçoit la gorge merveilleuse de la déesse
et son sein désirable et ses yeux resplendissants,
alors saisie de stupeur, elle lui dit en l'appelant par son nom :
"Démon, pourquoi vouloir me séduire de la sorte ?
désires-tu donc vers les cités bien habitées plus avant
m'emmener, ou de la Phrygie ou de l'aimable Méonie,
ayant là aussi un favori chez les hommes doués de parole ?
Parce qu'aujourd'hui certes du divin Alexandre Ménélas
fut vainqueur et qu'il souhaite, quoique odieuse, me ramener chez lui,

te voilà maintenant encore ourdissant tes ruses à mes côtés !
Mais va donc t'asseoir près de lui, et abandonne la route des dieux,
et avec tes pieds ne retourne plus dans l'Olympe,
mais apprends à ses côtés à te lamenter et à veiller sur lui,
jusqu'à ce qu'il fasse de toi sa femme, sinon son esclave.
Mais moi je n'irai pas là-bas –car ce serait indigne–
afin de préparer son lit ; les Troyennes alors de moi
se railleraient toutes ; or j'ai déjà d'infinies douleurs au cœur."
Alors courroucée la divine Aphrodite lui répond :
"Ne m'irrite pas, insolente, de crainte qu'en ma colère je ne t'abandonne,
et ne te haïsse alors tout autant qu'aujourd'hui je t'aime profondément,
et que je ne suscite des haines funestes entre les deux partis,
Troyens et Danaens, et que toi tu périsses d'une mort cruelle."
Ainsi dit-elle ; et la fille de Zeus, Hélène, prend peur ;
et elle s'éloigne couverte de son voile d'une blancheur éclatante
en silence, invisible à toutes les Troyennes ; le démon la précède.
Or quand dans le palais splendide d'Alexandre elles arrivent,
les servantes alors promptement retournent à leurs ouvrages,
tandis que vers la chambre à hauts lambris elle va, divine entre les femmes ;
alors, prenant pour elle un siège la déesse aux sourires, Aphrodite,
le porte en face d'Alexandre où, déesse, elle le dépose ;
s'y asseoit Hélène, fille de Zeus qui tient l'égide,
et détournant les yeux, elle sermonne son époux en ces termes :
"Tu reviens du combat ; que n'es-tu mort là-bas,
abattu par cet homme fort, qui fut mon premier époux ;
ainsi tu te vantais naguère que sur Ménélas aimé d'Arès
et par ta force et par tes bras et par ta lance tu l'emporterais ;
mais va donc maintenant appeler Ménélas aimé d'Arès
pour combattre de nouveau face à face ; mais moi
je te conseille d'en rester là et de ne plus, contre le blond Ménélas,
dans cette guerre qui vous oppose, guerroyer et combattre
étourdiment, de peur que bientôt sa lance ne te dompte."
Alors Pâris tenant ces propos en réponse lui dit :
"Ne me poursuis pas en mon cœur, femme, par de durs outrages ;
car si aujourd'hui Ménélas a vaincu c'est avec Athénè,
une autre fois j'aurai mon tour ; car des dieux sont aussi avec nous.
Mais allons viens, rassasions-nous d'amour sur cette couche ;
car jamais encore l'amour n'a autant enveloppé mon âme,
pas même le jour où, de l'aimable Lacédémone,
t'ayant enlevée, je pris le large avec mes vaisseaux coureurs de mer,
et dans l'île de Cranaé m'unissais à toi par l'amour et la couche,

non, jamais autant je ne t'ai aimé, ni ne m'a tenu le doux désir."
Il dit donc, et le premier va vers le lit ; suivi de son épouse.
Et cependant que tous deux se couchent dans le lit ajouré,
l'Atride à travers la foule va et vient pareil à un fauve,
cherchant à percevoir Alexandre aux formes divines ;
mais aucun des Troyens ni de leurs illustres alliés ne peut
alors montrer Alexandre à Ménélas aimé d'Arès ;
car ils le ne le cacheraient pas par amitié, s'ils l'avaient vu ;
car de tous il est haï autant que le noir trépas ;
alors Agamemnon roi des guerriers leur dit :
"Entendez-moi, Troyens et Dardaniens et alliés !
la victoire appartient sans conteste à Ménélas aimé d'Arès ;
à vous donc de nous rendre Hélène l'Argienne et tous ses biens
avec elle, et de nous payer un prix convenable,
lequel profitera également aux générations à venir."
Ainsi dit l'Atride ; et les autres Achéens l'approuvent.

Retraduction Bruno Cany

H

Nous nous sommes assis sur le bord de la falaise
devant des soleils jumeaux.

Pour autant que je sache nous chantions
"Dancing on the Ceiling".

En redescendant je me suis perdu
mais cela n'est pas nouveau.

L'écran déversait
des images sur moi.

Les images faisaient un trou
à peu près au centre de mon corps.

Je n'ai pas été vraiment surpris
je n'ai éprouvé aucune gêne.

C'était il y a plusieurs semaines
plusieurs versions de jours passés.

Au regard de l'histoire cependant
c'était jamais.

D'autres sortes de jours passés
aurais-je dû dire plus haut.

Le corps s'est plusieurs
fois modifié depuis.

S'est un peu courbé sur sa tige
a fait sa mue en pellicule.

L'hiver est arrivé, est passé
on devrait se le rappeler.

Des occasions blanches comme des nuages
aurait-elle une fois chuchoté.

A cela j'ajouterais des champs
sans rien, certains encore en feu.

Des choses non-merveilleuses
plusieurs jours en même temps.

Alors qu'un orage éclate comme un orage nocturne
et s'achève en orage de glace.

Quelques-uns maintenant sont certainement partis
chercher un abri dans les montagnes.

Seulement pour y être rejoints
par la force des pluies d'été.

Des sentiers transformés en boue
des rochers en chute libre.

Le problème des morts à enterrer
aurait-elle dit alors.

Mais cette lettre a quelque chose d'une porte
même si c'est une fausse porte.

Muette comme aspiration
aspirée comme cendre.

A cela je voudrais ajouter
qu'il y a un chant confronté à lui-même.

A cela je voudrais ajouter que nous avons tiré
de notre sac les chiffres runiques ou toniques.

L'écho et l'armoise
conspirent au fond de la gorge.

L'escargot qui escalade l'acanthe
donne la mesure de notre allure.

Sur la plaque près de la marque de différence
il y a une marque que nous appelons première marque.

Echappant ainsi
au cercle des jours.

Gaie la clocharde
dessous, dans la tristesse.

Traduit par Emmanuel Hocquard et Christine Michel

POÈME POUR ACIDALIA

un geste d'hiver encore dans les terres et le ciel qui bascule
quand
on le regarde
et la suite des noms Solterre, Châtillon, Montcresson, le Loing et le Thil
en écho
ceux du Frioul de ta jeunesse, ce pays coupé en deux comme un livre
Tagliamento, Rodeano Basso
où tu naquis, Fagagna, Osoppo
Casarsa où vivait Pasolini que tu ne connaissais pas...
Acidalia Pinzano D'Angelo
Laisse-moi te tutoyer
et ton nom de papillon de nuit, Acidalia
quand la nuit
française t'a si doucement effacée
Et
cette mort que les morts apprivoisent pour l'Éternel,
les morts si vieux
à qui la vie a fait les mains si douces.
Un autre poète, Giuseppe Ungaretti
parlait de la mort comme d'un visage d'ombre et
de l'ultime battement d'un cœur,
de sa mère qui l'accompagnait
Ce geste de la vie qui n'est qu'un geste
Même pas une chanson comme le *Mazzolin' dei fiori*
Aujourd'hui
vers la fin de ce siècle que tu as commencé
tu
nous as invités entre la pierre et le ciel,
le vent gris et le printemps
ton dernier

Montcresson, le 29 avril 1992

PASCAL BOULANGER

HISTOIRES

(extrait)

.....

Des forêts. Au désert comme dans les villes. Où le rebelle vit caché. Sous le masque de quelque profession.

Le verger a pitié de la ville. De ses murs. De l'encre noire dans ses murs. Avec ses fruits ses proverbes (abondants vautrés). Pitié de nos sexes (par les rues avides). Le verger avec son patois sa police.

Je vous salue, belle comme un incendie. Vous tutoie. Vous m'ouvrez. Voluptueuse. Mettez du désordre sous l'étoffe. Vous salue la prose la mer. Et vous, l'homme mangé. Sans nourrice sans attache. Mains liées. Vous salue. Semence sur les stèles. Plage d'Ostie...

"Gisait de tout son long. A plat ventre. Un bras sanglant. Ses cheveux poisseux de sang. Son visage noir d'hématomes. De blessures. Ses bras et ses mains également noirs d'hématomes. Rouges de sang. Ses doigts fracturés et coupés. Sa mâchoire (gauche) fracturée. Ses oreilles à demi-coupées (celle de gauche pendante, arrachée). Blessures aux épaules, thorax, reins. Une lacération (horrible) entre le cou et la nuque. Son sternum fracturé. Son foie déchiré. Son cœur éclaté."

Paupières lasses des clôtures. Se taire soulage (sur ce marbre). Captif des flammes ou de l'écume. Ce rictus et ce salut primitifs entre deux oriflammes... Cortèges, ils acclament ! Voici la Croix et la variole. Des hordes brûlent villes et forêts derrière elles. Et ces fruits qui désertent les lèvres. Ces cendres profanées. (Je connais l'acier nu d'une lettre d'adieu). Remparts. Tourelles. "Laisse-moi me perdre dans la foule... Je crache sur le pouvoir et le trône." Mais la forêt rougeoie. Les dieux récitent la prière des frères qui s'entre-tuent.

...

Fuir les murs ?

Mais ces feux trompent les navires. En pâture aux récifs. Les eaux brûlent. Vous les mères, vous ne cessez jamais d'éteindre les incendies. Pleureuses endurcies. Diane n'entend plus Hippolyte. "Forêts, vierges forêts, où êtes-vous ?"

Chiffres. Processions en haillons.

Magua, Marien, Maguana, Xaragua, Higuey... Provinces dépeuplées. Indiens brûlés vifs. Ou esclaves marqués au fer. Frère Bartolomé de Las Casas, pour ne pas être coupable en vous taisant. Mais sachez qu'un livre n'épouvante pas le monde...

Leurs lits étaient des nattes. Leur maison de la paille.

...

Et le vol des oiseaux présage de nouveaux assauts ! Cercles. Qu'un aigle trace. Comme porter la tasse aux lèvres. Après le travail de la forge. Le temps de sceller la dalle. (Pour l'araignée de tisser sa toile). *Et la terre dans un pli de la robe pour ensevelir ce frère...*

Ainsi veille, Antigone. Craignant ni l'édit ni l'opprobre. Ou ces femmes évoquant la manne, pour rassurer l'époux. Elles mangent debout. Muettes (et belles), près de l'âtre.

...

Lumière_ En retrait le puits les étables. La nuit commémore. Avant le chant du coq se renie. Des femmes s'habillent. Se maquillent. Recomposent. Tissent...

Je déserte. Je m'endors. Je jouis de m'endormir. Dentelle. Clarté. Une île. Une étreinte. Un rêve.

Plus haut que la digue, cette vague. (Le vide qui la précède). Séparée. Un poisson carnassier tourne le dos aux rues pleines, aux galeries éclairées. Sans craindre la pénombre. (Ou de se perdre en forêt). Une abeille contre la vitre. Ou creusant son propre sillage. Quant à moi : au devant de l'écume.

_Un enclos ce monde. Un hameau (assoupi). Vite, une marge. (Mais toujours la parole qui blesse). Ou le vent. Ou la fraîcheur d'une fille (vite, un baiser). Flocons. Ciel du ciel. *La fin de toutes choses saintes est dans la joie.*

Ainsi jamais de remords, Seigneur, jamais de regrets. Pas l'ombre d'une faute. A ressasser. A confesser. Cristal. Volutes...

Beauté. Le linge vous touche. Les roses. (Ou seul, je fredonne)...

J'oublie les cartes routières. (Stores baissés). Plus de boussole, d'alphabet. Je jouis de m'endormir. (Pourquoi aurai-je la nostalgie de boire. Dissipée au loin).

...

Je reviens parfois sur mes pas. Une ombrelle. De vieilles photos. La douleur n'est pas même un souvenir. (C'était hier pourtant. Je cherchais ton visage). Lettres ouvertes. Pas une voile. Il était temps...

Terrasses. (Vos jambes). Le ciel se balance.

...

Je ressasse pourtant. Mendiant exhibant sa plaie. Je renonce. (Tabac sur les neiges). La fièvre martèle. Bête blessée, et d'une crinière borgne. Les lointains se consument. Deuils. Cérémonies. Je ressasse. Funérailles. L'an nouveau déménagera ses dieux. Mortels aux lucarnes infécondes.

Adieu festin, adieu. Et vin de légendes. Pigeons lugubres sur les toits...

Adieu, je m'adosse. Esquive. Amour. Cils. Quelques fleurs sur le piano. Linge comme des pétales aux façades ocres. Cheveux versés. L'ouest s'empourpre. Bal ce soir. Baptême dans le noir. Premiers baisers...

Près du cœur. Des bosquets. Nuit bénite. Chuchotements. Caresses. J'avance. Sourire des anges. Mains sur votre visage. Pleurant. "C'est trop de musique et d'alcool, je vous aime".

.....

Chansons pour t'endormir. Tu pleures. Mouvements du cœur. Fontaines. Les bateaux sont des nuages. (Comme on entre dans le noir). Fougères. Apaise-toi. Soleil neuf_

Et paresse dans ce monde. Sous des draps profonds. L'herbe au soir se couvre. (Fruits gorgés initiales cousues). Les collines confondent le jour la nuit. Et les plaines ces caveaux quand les lilas attendrissent les veuves...

Et l'hippocampe poursuit ton sommeil, ma fille. J'ignore quelle épître t'atteindra. Quelle fourche. Neige et foin engrangent. Tu brûles déjà les archives. Renverses les colonnes. Traverses les forêts (les livres)...

Premiers chagrins. Langage. "J'ai dit et j'ai sauvé mon âme." (Si tu croises un cimetière).

PIÈCES RAPPORTÉES

Carte n°6 : En sépia 3 enfants dont un à béret *Chérie* courent entre deux châtaigniers vers un kiosque à musique *je suis* cerclé par 23 piquets visibles un peu avant ***édition Réant Lille*** est planté un jeune marronnier *à la caserne et jusque maintenant* tous les quatre piquets *personne ne m'a rien dit, peut-être demain* le ciel *mais je ne crois pas car il y en a trop qui sont dans mon cas* (à l'encre rouge) *Arrivée tout va bien Maurice* est coloré en bleu.

Carte n°7 : *Mardi 9 novembre 1937 Mademoiselle* la grille d'entrée d'une caserne Vauban *tu es vraiment une méchante petite fille chaque fois* derrière sur la droite un bâtiment de 3 étages qui court pendant 21 fenêtres *que tu m'écris* une guérite et un planton juste devant 4 trouffions 2 qui penchent vers la droite *c'est pour me gronder sur une chose* un plaisantin le balai sur l'épaule *ou bien sur une autre. La dernière c'était encore* un tire-au-flanc appuyé au mur *une fois la même chose* au premier plan 2 soldats azur-sale modèle molletière *tu dois bien comprendre qu'on ne pouvait pas tous revenir en même temps* un enfant qui penche aussi sur la droite sans doute vers l'objectif *et si j'ai pas revenu* ***reproduction interdite*** (le reste du texte est effacé jusqu'à)... *ice qui t'aime tant* (à l'encre violette).

Carte n°8 : Sans doute la place principale *Petite chérie* un point de vue de beffroi *je te fais* des immeubles empire qui encadrent la place en question *cette carte de Valenciennes où je suis* au centre 32 voitures en stationnement 3 autres qui circulent mais il y a peut-être un camion *arrivé depuis quelques heures* devant la mairie 6 véhicules officiels automobiles et calèches *car je le prévoyais nous nous sommes déplacés* sur un bâtiment à gauche on lit au niveau du troisième étage "Bonneterie Layette" *et nous attendons ici les événements,* puis au second "Chemiserie Lingerie" au fond sur une maison aux dimensions bourgeoises "Renato" en majuscules rondes *j'espère que nous y resterons que quelques jours* on peut compter 52 piétons mais il y a foule sur le trottoir de gauche *et je pourrais venir te voir bientôt* le ciel est gris *Pour ma part tout va bien et* sans qu'on puisse savoir *j'espère qu'il en est de même pour toi* si cela tient seulement à la météo *ton fiancé qui te fait ses meilleurs baisers* ou la prise de vue *Maurice 29.11.38.*

Carte n° 11 : *Armentières le 24-3* de trois quarts une gare côté quai il ne reste que *Chère Germaine nous comptons reprendre* la structure métallique de la verrière qui protégeait *la braderie à Pâques et si tu désires reprendre ta place d'avant guerre ce sera avec* le quai les murs sont criblés d'impact de balles il n'y a plus *grand plaisir que nous te recevrons. Tu serais bien gentille de me faire savoir le plus tôt possible si* une vitre aux fenêtres on voit sur la

gauche l'arrière d'un wagon de marchandises *tu ne pourrais venir le mardi après Pâques pour recommencer ton métier* la voie et le quai *je compte sur une petite réponse par retour et espère que toute la chère famille* sont alignés celle-ci étant carénée d'un parquet *est en bonne santé et en particulier la bonne grosse Marie* qui enserre les rails comme à un passage à niveaux *que nous serons heureux de revoir ainsi que toi-même. Dans l'attente* un chariot à bagage bancal est appuyé au mur *de ta bonne réponse reçois chère Germaine* 7 personnes en costume disparate si l'on excepte *les plus doux baisers des enfants que tu ne reconnaîtras plus* les casquettes posent sous le panneau sortie *et mes amitiés pour toute la famille. Flamand A...*

Carte n°12 : Des briques et des gravats empilés contre les restes éventrés de *M. et Mme Guis...* (une tâche) *Nous avons fait très bon voyage et nous sommes arrivés à* ce qui devait être un assez grand bâtiment qui fait angle sur la droite avec la trace effondrée de 3 ou 4 maisons *bon port.* à l'arrière plan gauche une vaste maison bourgeoise blessée *L'on commence à s'habituer c'est drôle les premiers temps* en plusieurs points de sa façade *avoir l'habitude d'entendre du charroi* au sol une pancarte de grande taille en partie brûlée *et par ici c'est la campagne* sur laquelle on lit encore "pia (un vide) & O (un vide) es" *maintenant avec les maisons détruites* à l'arrière plan droit un morceau encore debout *nous sommes* du premier bâtiment dont le toit *en bonne santé et en espère* apparemment d'ardoises *autant pour vous et votre famille* a été soufflé *Agréez nos sincères salutations* laissant apparaître la haute charpente *Emilienne Jean* qui le soutenait *H...*

N.B. : Ces cinq textes font partie d'un ensemble de douze cartes postales + trois textes insérés.

ICI

Ici
à minuit le soleil est couché
les régions tempérées sont sans grande surprise
renvoyé dès le crépuscule juste à la fin du jour
jamais aucun excès l'été il reste plus tard à cause
de la chaleur le soleil se lève à la fraîche bien avant moi

Ici
on ne voit la mer que de la côte
plus loin derrière les murs je ne la vois pas quand
le soleil déjà bien haut j'essaie de me lever en écoutant
du Bach on n'entend pas non plus la mer il faut sortir et
y aller la voir à la mer je regarde les vagues
les mouettes les bateaux je regarde l'horizon les nuages
regarder la mer ce n'est pas comme la voir au réveil
sans regarder juste voir à l'éveil sans doute pas déchaînée
la mer est sans grande surprise en région tempérée

Ici
les murs cachent toujours quelque chose
derrière les murs des choses sans grande surprise
mais toujours cachées souvent sans intention les murs masquent
des choses comme l'ombre un moment sans surprise
des plantes vertes peut-être à l'abri du soleil c'est
un climat tempéré où il chauffe parfois

Ici
les plantes vertes sont peu férues de mécanique des fluides
ou même de botanique d'ailleurs c'eût été primordial
elles ne savent rien de Bach ignorent tout des fauvistes
ainsi que des fauves les plantes vertes aiment les régions
tempérées sans grande surprise *Van GoR* ne les fascine
pas elles n'ont jamais
lu Kant moi non plus d'ailleurs à part des résumés peut-être
les plantes ne connaissent pas le *Reader Digest* ni la Bible
les plantes vertes doivent parfois s'emmerder
ce n'est pas un domaine réservé

Ici
des enfants sont encore debout à minuit peut-être
à cause de la chaleur si c'est l'été sans grande surprise
les choses derrière les murs laissent les enfants veiller
du moins certains bien après le jour dans des quartiers
pauvres en lumière la nuit sans doute loin des plantes vertes
on se fout d'Isaac Davis on écoutera Bach s'il rappe
des enfants qui s'emmerdent parfois

Ici
il fait noir à minuit dans les rues sans grande surprise
où parfois la police bien sûr est appelée bien après
le jour la police vient calmer le climat qui règne
hors des murs parfois des enfants s'emmerdent et
arrachent des plantes vertes détestent la mer trop calme
le matin au réveil bien après la lumière fraîche du jour
ils ne se sont pas couchés

Ici
parfois on n'est pas tempéré la police sans doute
emmerdée d'être levée justement frappe les enfants
mal-lunés peut-être à minuit bien après les lumières du jour
la police cache des surprises dans ses murs parce qu'on n'a pas lu
Kant il est pas au fichier la police parfois
a l'esprit d'une plante verte

LA LOGE

Madame Leitao serre contre elle le sac qui contient la poupée acrylique. La poupée ressemble à un *vrai* bébé. C'est écrit dans le sac plastique sur du papier qui brille. C'est attaché au bébé acrylique. C'est vrai. La poupée n'a pas menti. Elle ne sera donc pas punie. Elle est en plastique. Avec un trou dans le haut du dos, pour crier. Un trou vide qu'on bouche avec une pile. Madame Leitao a pris le bébé dur contre son sein, le berce. Parle doucement dans son oreille creuse. Il répondra un jour. Avec une pile. Elle offrira le bébé à sa nièce de 23 ans qui subit les crises presque tous les jours que le bon dieu fait. Dans un petit village au nord de Lisboa. La poupée sera là pour l'aider. La nièce est retardée mentale, elle aime les poupées. Elle sera sûrement ravie de celle-ci qui est dure comme le marbre et crie dans un trou. Comblée.

RENDEZ-VOUS

Le jeune homme a l'air vieux, déjà. Il a peut-être menti sur son âge. Il perd ses cheveux. Ça se voit malgré la mèche aplatie sur le sommet du crâne. Il se tient courbé, recourbé dans l'angle d'un café. Il rit et montre de vilaines dents. Il raconte l'histoire de son ami, en Suède, qui nettoyait des murs tachés de sang dans une grande pièce. Il n'en comprenait pas la raison cachée mais gagnait beaucoup d'argent. Ce n'était ni une boucherie, ni un bordel. Je n'ai pas voulu en savoir plus sur la Suède. Il est parti, puis revenu. Elle aussi est revenue de l'endroit où elle allait, elle l'a vu qui revenait en arrière, elle l'a croisé, il ne l'a pas vu. Son regard était fixe, dirigé vers une chose qu'elle ne voyait pas. Même en se retournant elle ne voyait que la foule qui marchait dans la rue. Rien d'autre.

★

Un square, dans les yeux,
lisses
de la fille
elle préfère les parkings

buée de chair glacée
le corps raide et chétif
d'un enfant de troupe
dans une mare
où les gouttes tombent

La fille du toboggan
a les lèvres blanchies
et du sable dans les oreilles

Feu,
Feu, feu
femmes blanches
disposées près du
lavoir

VERTE

Les genoux de la jeune fille tremblent par moment
le vent s'est levé près de l'église
la main tendue vers l'oraison
le sifflement du criquet
la route devient dune. Verte. Minuscules grains de sable, poussière dansante sur les genoux de la jeune fille. La route devient dune près d'une église. Verte.

CARPACCIO

La viande découpée en fines tranches, chair tendue cristallisée. Aube douce, gentille sauce de cerfeuil. Tendres tendons. Bonbons éventrés. Du fer sur la langue d'un chien. Morceau de ventre tendre. Viande légère. Une tête d'homme surgit. L'homme autour de la chair tendue, éventrée. Joli sirop de bavette. Lave noble du morceau dernier. Broutilles. Bonbons éventrés de pissenlit. Petite fleur lavée dans l'aube nigaude. Carcasse immobile. La tête d'homme, rosée, bavette silencieuse. Dans la bouche, or et blancheur. Tête lourde du boucher. Tête égarée d'homme près de la chair abattue. Onglet sous la bouche. Cristallin suave. Table. Carcasse.

LA MAISON DU BONHEUR

Petit jardin (mitoyen) à l'avant, perron, maison puis grand jardin derrière, avec bassin carré, potager rectangulaire. WC roses à fleurs crépon. Papier velours aux fraises. Grosse cylindrée du père, petite voiture de la mère, chambre du fils aîné verte à rayures, éventuellement aquarium avec poissons à longs becs, chambre de la fille cadette rose, guitares et peluches d'ange sur le lit. Chambre des parents, blanche, couleur miracle. Tendres vestiges, une belle jeunesse. Télés, machines. Meubles pour cacher les machines. Gros meubles marrons. Grande salle de bain à l'étage. Petite au rez-de-chaussée, chambre d'amis si on en a. Ils n'en ont pas alors bureau. Living-room beige. Grande baie vitrée. Boîte aux lettres vide. Magnétoscopes (tétanisés). Gouttes d'argent sur le plancher. Poupons rigides. Fer à repasser. Pizza congelées. Toujours chambre d'amis sans amis (Chambre du désordre permis). Moquette pour salle de bain bénie. Permis de construire, sur la terre humide de vos ancêtres. Le tout blanc.

Un gâteau blanc tombe sur le carrelage.

ÉTIENNE DOLET

Il était grand, fort, le visage disgracieux. Une barbe noire et épaisse accentuait la sévérité de ses traits. Certains comparaient la fixité de son regard à celle des rapaces nocturnes. Parfois l'odeur qu'il percevait sur son corps ne lui paraissait pas être la sienne mais celle d'un légume fâné, oublié. Il redoutait que cela ne signifiât sa disparition prochaine.

Hormis la mort et la putréfaction, qu'il savait inéluctables, il ne redoutait rien tant que l'oisiveté. Jour après jour, il noircissait cahier sur cahier, ne se relisait jamais. Il espérait en l'immortalité acquise par les livres. Un livre, disait-il, est le seul moyen pour autrui de saisir un être dans sa vérité immédiate. En cela il est hors du temps, seul tributaire des instants : instant de l'écriture, et par-delà les années, les siècles, son miroir : instant de la lecture.

Il disait aussi : l'homme est l'ombre d'un songe, et son œuvre est son ombre.

Chacun connaissait l'intransigeance de sa pensée, la violence de son tempérament, l'énergie passionnée de ses discours. Dès 1533 il est incarcéré pour avoir parlé trop haut et trop fort à l'université. Il n'avait pas 25 ans. Dans un cachot moisi il passa trois jours, prostré, tremblant, les yeux écarquillés. La nuit on l'entendait gémir. Les insectes, les rampants le terrorisaient ; il les savait grouillants, menaçants, prêts à recouvrir entièrement son corps sous leurs millions de pattes griffues, minuscules, effrénées. Il écrivait : "Vermine à tas, pulces et pouz / Ordure et putréfaction / Rongne, gratelle, infection / Dedans ce lieu sont avec nous."

Parfois il rêvait qu'une armée de chenilles, fourmis et araignées pénétrait par tous ses orifices, l'étouffait. Son cri le réveillait en sueur.

En 1534 il étudie l'art de l'imprimerie à Lyon chez Sébastien Gryphe, en fait son métier cinq ans plus tard. Il imprima 43 ouvrages, en préfaça 28. Il aimait la langue française, et voulait la démontrer digne des plus hautes œuvres. Ainsi il publia quelques ouvrages en latin, mais aussi la Bible de Lefèvre d'Etaples, les Psaumes de Marot, la Parfaicte Amie d'Antoine Heroet, les œuvres de Rabelais. Ecrivit quelques traités, un grand nombre de poèmes, collabora avec Bonaventure des Periers aux Commentarii linguae latinae.

On le jugeait impie, hérétique, schismatique, et surtout "diffuseur des héréticques et erreurs, pernicieux à la chose publicque". En 1542, quelques semaines après la publication de La Parfaicte Amie, il est incarcéré à Roanne. Il avait connu Marguerite de Navarre qui aimait l'indépendance de sa pensée et l'étendue de son savoir. Elle intervint pour lui, il fut libéré quinze mois plus tard.

Il disait : la religion ne nous est pas donnée par entendement mais par autorité. Aussi son mystère ne peut être pénétré que par l'entremise d'une certaine ignorance. Il disait aussi : Trop de paix porte au sommeil, trop de certitudes endort.

Il était fier de la qualité de son travail d'éditeur, du choix des auteurs, de l'étendue de ses connaissances. Tout particulièrement il excellait dans le savoir théorique et l'énonciation des règles du bien traduire. Il ne partageait pas l'opinion de ceux qui soulignaient la nécessité du littéralisme absolu, mais souhaitait une plus grande liberté de l'écrivain face au texte qu'il traduit, pour autant qu'il en entende parfaitement le sens, en connaisse parfaitement la langue, évite l'emploi de mots trop peu usités et respecte l'harmonie du langage.

En janvier 1544 il est à nouveau incarcéré, sans en connaître les raisons. Il parvint à s'évader, jugea préférable de se réfugier comme Marot l'avait fait dans un village du Piémont, où les filles aux yeux noirs portent un fichu sur la tête et courent en riant. Il y aima la transparence du petit matin, les jardins en terrasses, les collines entrelacées, le lourd silence ensoleillé et poussiéreux du cœur de la journée. Il y écrivit Le Second Enfer. Mes livres, disait-il, sont ceux qui me feront vivre après ma mort.

Les mois passèrent lentement, interminables. L'exil lui devint insupportable. Il voulait revoir Lyon, écrivait tous les jours, tous les jours il songeait à la mort et au pourrissement du corps, défaillait à nouveau à la vue des coccinelles, des fourmis. Il espéra un pardon, revint en France, fut reconnu à Troyes et incarcéré à la Conciergerie. C'était en septembre 1544.

Il y resta deux ans. Deux ans à noircir avec frénésie des centaines de pages qui formaient le matelas de sa couche. Sa renommée en tant qu'imprimeur était acquise, il lui restait à conquérir cette immortalité qu'il recherchait par la qualité de ses écrits, poèmes innombrables, essais sur l'art de la traduction, l'étymologie, l'orthographe, la prononciation des mots.

Son cachot était vaste et humide. Une multitude de bêtes étranges y grouillait. Les murs suintaient d'insectes à longues antennes tactiles, au corps articulé et plat, à l'activité prodigieuse, inquiétante. Au début il crut devenir fou et n'osait s'endormir. Au bout d'un an il saisissait entre ses doigts les insectes imprudents qui couraient sur ses feuilles, pressait lentement, observait le liquide jaunâtre qui jaillissait. Il s'interrogeait brièvement sur la corrélation entre souffrance et conscience, et reprenait ses écrits.

Il fut jugé le 2 août 1546. L'annonce de sa condamnation à mort pour "blasphèmes et sidition et exposition de livres prohibez et damnez et autres cas par luy faicts et commis" ne le fit pas frémir. Il savait depuis longtemps que son corps allait lentement pourrir, ou violemment se consumer. Il avait lu Epicure et Lucrèce et s'accomodait d'une prochaine redistribution de ses atomes dans la terre humide, l'air, une feuille, un cours d'eau. Il savait l'âme mortelle et la matière éternelle. Cela ne l'effrayait plus.

L'homme qui vint le chercher était jaunâtre et puant comme l'intérieur d'un insecte. Il ouvrit la porte du cachot, grogna quelques mots, baissa les yeux devant ce regard noir,

scrutateur, cette absence de terreur. Ils marchèrent ensemble dans les couloirs obscurs, suivis d'un petit homme maigre et muet qui portait sur son dos un sac gonflé de papiers.

Le bûcher avait été dressé place Maubert, la veille au soir, juste après la sentence. Une foule énorme s'y pressait, joyeuse, rigolarde. Le petit homme maigre y vida le sac et les feuilles noircies de son écriture nerveuse se dispersèrent. Lorsqu'elles commencèrent à brûler il cria. La fumée devint plus épaisse. Une angoisse animale commençait à l'étreindre, tout son corps se mit à trembler sans qu'il pût le contrôler. Il lui sembla qu'il se vidait. Il allait hurler à nouveau lorsqu'il sentit autour de son cou un lacet qu'on serrait. Il entendit une voix rauque lui parler de remerciements, de souffrances abrégées, de sœur du Roi. La pression s'accentua, il revit le sourire de Marguerite, se débattit, y sombra.

LA CHRONIQUE DE CLAUDE ADELEN

VÉRONIQUE PITTOLO : *MONTAGE*, FOURBIS, COLLECTION BIENNALE INTERNATIONALE DES POÈTES EN VAL-DE-MARNE

"*-J'ai toujours souhaité faire du cinéma.*" Cette première "réplique", ce premier "vers" du livre de Véronique Pittolo m'a tout de suite arrêté. Cela invite à réfléchir. Moi aussi "*j'ai toujours souhaité...*" et je crois, tous tant que nous sommes, "*faire du cinéma*". Qu'est-ce à dire ? Le cinéma, le mécanisme de l'intelligence contre le temps, contre la vie. Rappelez-vous la première citation du *Mépris* de Godard : "Le cinéma, disait André Bazin, substitue à nos regards un monde qui s'accorde à nos désirs." Le cinéma, c'est-à-dire le montage. C'est le titre de ce petit livre. La poésie comme le cinéma, c'est d'abord le montage, ce qu'en peinture on nomme "collage" et qui change la vie informe en une forme, une maîtrise du temps. Or *Montage* de Véronique Pittolo nous parle de vie et de temps.

Le montage donc, une technique cinématographique qui consiste à découper dans la succession des plans filmés des unités, des ensembles de plans, et à les juxtaposer ensuite arbitrairement, selon un nouvel ordre qui ne sera plus seulement "chronologique", mais qui répondra à une volonté de rythme du film ; en un mot ce qui donne sa forme, son sens au récit, fonde le temps du récit qui n'est plus le temps de la vie, par introduction d'ellipses, par le va et viens entre passé et présent. Voyez chez Godard, dans *Pierrot le fou*, chez A. Resnais dans *Hiroshima* ou dans *Je t'aime je t'aime* à quel point le montage bouleverse le récit, constitue la source principale d'émotion du film. C'est tout cela dont V. Pittolo a réussi à donner l'équivalent dans son livre : une juxtaposition de "plans de langage", par une sorte de dialogue dont les répliques peuvent être considérées comme "vers" (chaque vers est un plan, un cadrage rigoureux de la pensée), -interview d'un homme qui regarde sa vie par cet interlocuteur -qui ?- avec l'intervention d'une voix off qui est peut-être celle de l'auteur, -mais où est-elle ? Une des énigmes du livre réside dans cette dispersion du moi, de la voix féminine qu'on perçoit ici ou là et qui ouvre le livre sur une vie, "double vie de Véronique", à travers une "fiction", puisqu'on nous parle de "récit", en quatrième de couverture. Je dirais que j'ai été profondément intrigué par le fait que l'auteur de ce livre soit une femme qui s'exprime sous le masque de cet homme interviewé, réussissant ainsi une véritable restructuration de la mémoire à travers ces morceaux de temps isolés, ces moments de vie anonyme, cette "anachronie" d'objets, de noms, de visages, de lieux, de vêtements, de gestes, de phrases, de rêves, de désirs et d'images. Cette enfance, à qui appartient-elle ? Les dimensions de la vie, du réel éclatent :

"S'agit-il d'un roman rose,
d'une série noire ?
Le jour ?
La nuit ?
- Quoi qu'il arrive, il y aura un jeu de questions et de réponses, une image, des séquences."

Le montage cinématographique de cette multiplicité d'instants de vie, quasi immobiles, -chaque vers est un fragment arrêté, une image, une photographie, "une vue stable prise sur l'instabilité des choses" -cela restitue le mouvement, le devenir d'une vie. Bergson, à qui j'emprunte cette expression, parle "d'application du mécanisme cinématographique de l'intelligence à l'analyse du réel. Il y a plus, dit-il, dans l'immobile que dans le mouvement ; si l'on traite le devenir par la méthode cinématographique, les *Formes*" (nous dirons ici les vers, lesquels "résolvent le devenir en ses principaux moments, chacun étant soustrait par l'écriture à la loi du temps", et comme "cueilli dans l'éternité"), les *Vers* donc, "ne sont plus des vues prises sur le changement, ils en sont les éléments constitutifs, ils représentent ce qu'il y a de positif dans le devenir." Le temps se trouve ainsi fondé comme une réalité par le montage des *vues*, des *séquences*, des *dialogues*. Or c'est objectivement de ce rapport du temps et du réel d'une vie que nous parle ce livre, *Montage* :

"En approchant les années de ces visages,
un léger affrontement
une anachronie."

ou encore :

"-Le travelling étant la seule forme de piété,
ma vie ressemble à un film corporel
où personne ne rencontre personne."

ou bien :

"-Pouvez-vous définir votre vie... à l'envers
- ?"

ou ceci :

"-Je pensais attendre mon tour,
saisir à temps la question juste,
la mémoire véritable,
avant de devenir une photographie parmi les autres."

C'est beaucoup de philosophie dira-t-on, pour parler d'un petit livre de 57 pages d'un auteur inconnu (des poèmes publiés dans le 125e Action Poétique). Un petit recueil qui semble relever de cette tendance objectiviste de la poésie d'aujourd'hui. Peut-être fallait-il en souligner la gravité, avant d'en pointer l'originalité. Sur ce point, ma première réaction est de dire que cela dément précisément ce qu'E. Hocquard disait dans sa préface aux poètes américains dont je parlais dans ma dernière chronique, "que cela, un poète français ne l'aurait jamais écrit." Eh bien ! si mon cher. En voici une, et qui répond bien à ce que vous disiez naguère de C. Reznikoff à propos de *Testimony* : "il demande au poète de se contenter de donner à voir, sans chercher à influencer le jugement ou l'émotion du lecteur. Pour cela il met en place un espace neutre, il ménage une distance sans laquelle aucune tentative d'élucidation ne saurait être possible. Cette distance, cet écart est le (théâtre du) travail poétique, un théâtre (nous dirons dans le cas présent un cinéma) de

mots puisque la langue est à la fois le matériau et l'outil du poète." Voilà exactement ce qui se passe dans cet espace neutre qu'est le petit livre de Véronique Pittolo, la mise en place d'une distance où *l'on voit soudain autre chose.*

Voici donc un texte neutre, a-poétique pourrait-on dire, et qui repose la question : Qu'est-ce que la poésie aujourd'hui ? Ce dialogue factice, ce monologue dédoublé, ressassé, est-ce de la poésie ? Ces lignes courtes, peut-on les appeler des vers ? Ce langage qui se tient constamment dans le registre du parlé, celui de l'entretien au magnétophone, on y cherchera en vain les attributs traditionnels du langage de la poésie : rythme prosodique, métaphores, effets d'assonances et d'allitération sur lesquels s'appuie notre tradition poétique ; pas plus qu'on ne trouvera les références culturelles du genre, les clins d'œil aux aînés, tout au plus une référence à la statue de Marceline Desbordes Valmore, le nom d'Hugo ("un jour je suis Hugo, le lendemain quelqu'un d'autre.") On peut même dire que délibérément les références littéraires sont évacuées au profit d'une référence exclusive à la culture cinématographique, à la technique de l'image, d'ailleurs :

"-Croyez-vous qu'il soit possible d'aimer plus que...
-... dans les livres ? Plus qu'au cinéma ?"

Mais on trouve en outre : "Une existence rythmée par les sorties hebdomadaires, le cinéma." (p. 12), "Si certains sortent du cadre, / s'ils se brisent ou pleurent, / c'est le début de la vérité... très précieux." (p. 26), "Ainsi on ne peut raconter que des histoires d'amour ? / Au cinéma certainement." (p. 39) "Je m'endors avec les bandits, chevaux noirs et chapeaux baissés sur les yeux des cow-boys." (p. 40) Et plus encore, c'est la syntaxe même, dépouillée, le "cadrage" de l'expression qui évoque les techniques de l'image, par exemple, le gros plan, le plan fixe :

"Profil brutal, éclaircie :
Linge pâle où surgissent, lourdes et jolies,
à peine colorées, les paupières d'une jeune femme.
Ecran couvert d'orage.
Elle se tait,
sera jeune et heureuse par intermittence.

La phrase est le plus souvent nominale, accumulative, chaque proposition est une vue juxtaposée à la précédente, prise de vue du réel ou de la mémoire : "reflet des fenêtres dans la tasse de lait, / les êtres chers, / à demi effacés comme des conversations interrompues." Evocation de la beauté des stars, du baiser, de la scène d'amour ("Les boutons du corsage volent avec nacre et éclat"). "Je choisis le jeu de l'arrêt, celui de la comparaison, dit l'interviewé, pour me distraire quelques plans fixes, / (pas assez d'histoire, trop d'interruptions, de fragments)" ou bien : "Je dialogue avec les questions et les réponses, / dans le désordre." Pas assez d'histoire, c'est ce qu'on reproche précisément à Jean-Luc Godard, et c'est par quoi la poésie se sépare de la fiction, comme un certain cinéma. Et ce dialogue bouleversé, après "la séquence du baiser" s'achèvera sur l'émouvant plan final :

"Entre nous les années ont passé,
il me reste aujourd'hui sa beauté,

l'écho d'une voix
et sur le grand écran
l'humble visage sans nom."

Par là, quelque chose qui est de l'émotion pure devient le montage d'une vie, quelque chose qui fait que cette poésie objective se dépasse, se charge d'intensité, participe de ce libre élan sans lequel pour moi il n'y a plus de poésie, mais fabrication, habileté technique, routine, pas d'impression esthétique non plus qui délivre soudain autre chose de plus secret. Ce qu'ici je découvre dans la structure même du livre, en deux parties articulées autour du mot NEIGE :

"Ailes de ciel, branches, forêts.
Des aiguilles électriques percent une figure gelée.

Microbes,
plaies,
enfance décomposée en particules légères."

Deux parties, comme dans le beau film de Kieslowski, *La double vie de Véronique* ; l'une céleste, musicale, la part de l'enfance, la part des enchantements lointains, celle de la pureté : "Doigts tachés d'encre à Noël, / porte-plume, formule joyeuse et intime." La part bien sûr des êtres chers qui sont morts, des lieux sacrés qu'on aimerait revoir : la collégiale Saint Pierre, l'abbé, les leçons de chants, les cantates, "le souffle de mon père dans mes cheveux." La part angélique de la vie. Confession voilée, à distance qui soulève la pensée : "(être aussi désespérément jeune n'avait pas de nom)" et les questions terribles : "Comment est-il possible d'être si vivant aujourd'hui ?". L'une. Et l'autre vie, de l'autre côté du mot neige, et qui commence par le regret du temps des contes : "La Norvège pleure son Roi... / -... J'aimerais qu'il neige, là, tout de suite." C'est la part terrestre de l'existence, la part du réel dans lequel s'ancre le livre. Le réel qui est la guerre ("Le premier fusillé : son visage a fait le tour du monde / la veille de Noël"), le travail des hommes, la grève, la lutte. Et bien sûr la référence cinématographique à laquelle on songe : ce film interdit pendant plus de trente ans : *Le rendez-vous des quais*, de Paul Carpita, les dockers de Marseille combattant la guerre d'Indochine :

"-Trente-six ans après, Robert, le jeune homme amoureux, c'était vous ?
- Je ne suis plus jeune... L'histoire du port, de ma vie...
- Le tournage ?
- En décors naturels, avant la grève, ou le week-end.
Des comédiens bénévoles, quelques idées."

La part terrestre qui est celle de la chair, de l'amour ("L'amour passe-t-il aussi par l'estomac ?"), du désir, de la scène capitale ("Jambes abandonnées, / il est déjà tard, / (cette gorge autrefois douce, ce sang qui monte !) / Corsage reboutonné lentement, épreuve de la peau, ses creux." Deuxième part de la vie, lourde, terreuse, chargée d'inquiétude, de doute, sentiment que le temps vacille ("Elle trembla pour sa beauté, / c'est le soir que ces choses arrivent"), cette vie pourtant envahie par la vie céleste de l'enfance ("J'entends encore chanter du fond de la crypte.") les bouffées de pureté qui

reviennent, le souvenir, que la technique du montage réinsère dans le présent, le refuge de l'anachronie car "l'éloignement des images est nécessaire". L'image montée comme recours, comme salut : "Un écran semble être aussi un abri". Tous ceux qui ont "toujours souhaité faire du cinéma" savent cela. Et la force d'émotion que peut soudain délivrer le réel, légèrement décalé lorsque "Le reflet des réverbères ressemble à un coquelicot, seul perdu sur une île, sûrement l'île de Robinson, qui a réellement existé", ou bien lorsque "l'eau brille la nuit" et que "les poissons ont la même taille que nous." Et tous ceux qui aiment les mots savent aussi qu'ils ont une couleur, "mais le mot "vacances" correspond toujours à la mer, aux yeux violets de ma tante..." C'est peut-être ici la seule référence implicite à la poésie que Véronique Pittolo se soit permis, le "rayon violet de Ses yeux" qui la regardent du fond du temps.

MATHIEU BÉNÉZET : *HOMME AU JOUET D'ENFANT*, UBACS

Agé de quarante-six ans, Bénézet publie, avec *Homme au jouet d'enfant*, son vingt-quatrième livre. Le lecteur qui appréhendra cette œuvre sera, dans un premier temps, frappé par la variété des registres utilisés. Poèmes, récits, analyses critiques, romans... Aucune forme n'est tenue pour définitive. La langue est, d'un livre à l'autre, infléchie. Les intonations varient. le texte dans son ensemble forme véritablement un tissu et il se déploie en procédant par ruptures, reprises, détours. Il innove en refusant l'univoque et la parole apprise.

En refusant de confondre modernité et enfermement dans des principes d'écoles, Bénézet écrit sa voix. Une voix marquée par la déréliction mais aussi l'altérité. Une voix qui s'incarne dans les mots du cœur et du corps. Un corps qui vit profondément l'hostilité. Et comme l'a souligné Bernard Delvaille, la bouche ici joue le rôle principal, car elle est le discours amoureux. C'est l'écriture qui engendre la pensée, non l'inverse. Elle questionne l'origine, effectue le travail de mémoire et de deuil et elle atteint, chez Mathieu Bénézet, la signifiance telle que la définissait Roland Barthes.

Cette liberté d'être dans la langue se retrouve dans *Homme au jouet d'enfant*. Les quatre séquences qui ponctuent ce roman : "Je n'écris pas ce morceau de papier", "Histoire de Celle et de Pleuré", "Quelques hommages à la voix de ma mère" et enfin "il, c'est avant", mêlent des voix différentes, court-circuitent le sens, varient les chants, relancent d'impossibles dialogues. A travers des phrases longues ou limitées à un substantif, les ellipses, les laisses non ponctuées, ce livre est un chant d'amour allié à la douleur de vivre. Les biographies qui s'exposent sont en lambeaux. Les visages décomposés. Les soliloques se perdent dans la vacuité, ressassent, tentent de "trouver une phrase qui apaise d'une mémoire". Les éléments d'une vie sont découpés, isolés, disjoints. De ces corps malades, Bénézet ne nous restitue que des bris d'histoires. Les détails et les anecdotes "qui emplissent des sacs à ordure", sont écartés de ce récit. Et c'est aussi un art romanesque que définit Bénézet, comme dans cet extrait :

"... Morceaux ; pas de jalons, des espaces vides ; pas de centre "Le centre brûle". Pas d'édifice ; tout débarrassé de sens. C'est cassé comme à la tête. Qu'ai-je pu. Me livrer à des opérations de marcottage. Répéter. Et de mémoire. Répéter l'oubli..."

Pascal Boulanger

LA MONTAGNE DE KAOLIN, PAUL LOUIS ROSSI, JULLIARD

Voici : convoqué devant une scène vide encore d'acteurs mais déjà occupée par un décor et éclairée à cru par le regard du narrateur, on comprend, dès la première ligne, avec cet "à présent" ("on voyait à présent"), que "ce qu'on voit" (une campagne qui se dessine en une sorte d'uniformité, avec une poussière grise sur les feuilles et les routes"... le village... et "sur la droite une colline blanche, très haute, comme un terril : couleur de kaolin") n'est que "ce que c'est devenu" : et que, dans ce paysage, bien des choses ont DISPARU. Disparues en effet, on nous en avertit, "les carrières de schistes". Disparu aussi "tout le réseau des chemins autrefois qui permettaient le passage d'un champ à un autre, qui reliaient les fermes et les hameaux". Tout comme ont disparu sans doute, commence-t-on alors à penser, ou du moins ont été recouvertes par l'oubli, les traces de celui qui revient là et que semble tourmenter un remords dont la raison elle aussi est perdue... Apparue, en revanche, cette montagne blanche... Au creux de celle-ci, dans la mémoire, retrouvera-t-il ce qui a disparu ? Il a l'air de l'espérer.

Le voilà donc dans la caverne. Il pose son énigme : qui ai-je été ? C'est-à-dire : qui suis-je ? - Mais il n'insiste pas. Il sait, lui qui a l'habitude de dire : "Sono uno che..." que ce sera par des attaques plus modestes qu'il obtiendra quelques débuts de réponse. Rassemblés, ces débuts feront peut-être une vérité. -Alors, il entre dans le paysage. Il laisse parler chaque lieu, chaque pierre, chaque ruisseau, arbre, maison, et disparition de maison. Il commente, il repeuple, il se souvient. Au besoin il se documente, interroge les photos, relis les livres. Et à la dernière ligne du dernier paragraphe du dernier chapitre, la réponse en effet arrive, ironique, comme un dernier bruit de pas à l'autre bout de la scène qu'il vient de traverser avec tant de minutie : "Je suis / quelqu'un / arrivant par les rues d'une ville inconnue : et qui se regarderait marcher."

★★★

Le grand art de ce livre, c'est de nous emmener ainsi, pas à pas, et comme modestement, en tout cas en mimant l'uniformité d'une démarche, en ces 16 chapitres... de chacun à peu près autant de paragraphes... d'une demi-page chacun au plus..., à travers les souvenirs qui ressuscitent. Car à chaque pas, à chaque mot, le décor bouge, s'ouvre, des acteurs arrivent de partout, et des centaines de pièces se jouent : dans chacune se dessine une réponse partielle : "Ce que tu es, nous ne le savons pas. Mais voilà ce qu'étaient tes ancêtres, tes voisins, les amis de ta famille, tes camarades." Personnages venus parfois de loin (rien de moins fermé que ce lieu des origines), accompagnés de leur légende, quartiers, maisons, lectures (dans ce chapitre surtout, qu'on n'oubliera pas, le dixième, où il est question de la cave-atelier-bibliothèque du grand-père maternel), chansons, propos (parmi lesquels, rares, quelques-uns rapportés au style direct, et qui trouent le texte de leur sens interrogeable à l'infini : "on se croyait oubliés"... "inutile d'insister, c'est une dure"), illusions, opinions, amours et drames. Et puis LE drame. Mais tout cela emporté par un dispositif d'écriture d'une telle sûreté (un jeu de temps, surtout. En général le couple imparfait/passé simple, avec quelques présents : par exemple pour décrire les photos ou rapporter le jugement actuel) que le texte devient une espèce de canal qui peut tout charrier entre ses rives solides, même le plus encombrant, le plus lourd, le presque indicible : là, juste au milieu du livre, le chapitre 9, l'arrestation du père résistant, en février 1943, par la police française, et sa disparition définitive, qui donne soudain au "disparu"

de la première page une résonance tragique, et à la colline blanche l'éclat... j'ai pensé "d'un crâne"... qui occuperait beaucoup de place dans le paysage de l'enfance..., ou d'une espèce de mausolée... Et cependant on passe, ça passe, ça va être suivi d'avenir : un avenir non coupable, non accablé, -libre.

★ ★ ★

Peu à peu on s'en aperçoit : le livre se fait pour et par cette circulation retrouvée, cette liberté. Car non seulement tout le réseau ancien des chemins et passages est ramené au jour, mais il s'en crée un autre, tout nouveau, entre l'univers actuel du narrateur et son passé : et cela donne des traversées vertigineuses. Ainsi lorsque les lavandières de Pont-l'Abbé (le pays de la grand-mère maternelle), rejoignent, page 31, Anna Livia Plurabelle. "Vois sa chemise. Vois-moi cette saleté." Ou page 116, quand le souvenir du "château", où le narrateur a vécu en "Institution" après la guerre, appelle un beau texte de Claude-Nicolas Ledoux : "J'élevois un temple au bonheur"... Mais il faudrait citer tant de ces rencontres ! En fait, constamment, c'est la prise en charge des données les plus disparates et quelquefois les plus contradictoires (qu'on pense par exemple aux héros de Dostoïevski pris dans l'odeur de la colle à bois) qui nous émeut : car elle nous donne la sensation délicieuse d'assister, et presque de participer, à une mise en harmonie qui ne se paie d'aucun évitement, et qui peut donc tout se permettre, même la pudeur, même l'humour, et même cette fin qui revient au commencement et qui dit -mais sans désespoir- qu'on ne fait jamais qu'arriver devant l'énigme qu'on est pour soi-même. Je vais parodier, pour finir, la dernière page du superbe chapitre 13 : "Les oies" : l'énigme nous échappe, mais c'est ainsi, en la poursuivant d'abord avec passion, puis en faisant semblant de nous en désintéresser un peu... que nous allons loin, et que nous connaissons "une sorte de bonheur". J'aime ce livre.

Andrée Barret

FRÉDÉRIC WANDELÈRE : *LE DILETTANTE* (CIPM/SPECTRES FAMILIERS, MARSEILLE), *QUATRE TOMBEAUX DE VENT* (LE FEU DE NUICT, FRIBOURG)

Deux recueils de parution contemporaine, qui, différant dans leur sujet, leur composition, ou encore le lieu même de leur création, ne posent pas moins sur la page un regard d'une même intelligence sensible, témoin d'une matière poétique étonnante de générosité. Généreuse par sa maîtrise affirmée du poème et par sa jeune prose, par ces poèmes dont la "clef" s'articule souvent autour d'un mot final, d'un rejet, d'une métaphore, et dont l'auteur avait su nous faire aimer la concision dans les dernières *Leçons de simplicité* (La Dogana, Genève).

Le Dilettante s'étend en trois parties : deux parties -de poèmes, en bordant une centrale -de prose *"fragmentée"*, comme deux volets autour d'un axe : ici la poésie se déploie autour de la vie, la prolonge, parfois l'anticipe, ou l'éclaire ; mais les ombres projetées, bien que liées à la source lumineuse qui les fait naître, ont une existence propre. Dans une certaine mesure, Wandelère nous rappelle cela : le poème n'est pas une simple réactualisation de l'élément de la vie auquel il renvoit ; il est expérience et moment en soi. La poésie n'est pas un miroir où se renverrait l'existence. Certaines scènes quotidiennes en prose, comme des clins d'œil aux poèmes, nous font retrouver le moment poétique à l'état d'avant l'écriture : un simple détail.

Si cette seconde partie de prose s'achève sur une note mélancolique, une note qui semble avoir été arrachée dans la confidence et à voix basse -la rupture nécessaire que constitue le retour chez soi après quelques mois *ailleurs*-, ce n'est pas sans un effet à peine pervers la page suivante, sur la joie patente des derniers poèmes où la femme déshabillée au bord de l'eau, pieds et seins dénudés, trouble l'homme, affolé comme peuvent l'être les crabes prudents que ces présences dérangent. Un corps que l'on n'emportera pas, comme tous ces paysages et toutes ces voix ; à moins que la mémoire ne s'en charge : ainsi la joie fermera le livre, mais c'était aussi elle qui l'avait ouvert.

Avec les "Tombeaux", le "drame", comme tout à l'heure "l'amour", vient cogner à la porte. Parfois les amis meurent. On ouvre les "Tombeaux", et la mémoire avec, là encore : la mort a épargné, pour qui intime se souvient, parfums et rumeurs, fleurs et arbres, paroles et déplacements : "*le pas qui parle sur le gravier et / le jardin qui monte jusqu'à nous*", un halo flou mêlant, dans un même mouvement calme, tendresse des vivants à celle des morts. Le ton de "politesse" envers la vie s'y prolonge au-delà sans discontinuité, gardant intacte la distance entre les choses et entre les êtres, ce noble éloignement.

Le poème dort "*comme un enfant dans la mémoire*" : quand il s'éveillera, les yeux frottés de nuit, il pourra faire surgir la présence, aura trouvé les mots pour la joie d'avancer dans le vent, ou pour le drame d'une rupture. mais s'il dort pour l'instant, s'il se tait, c'est qu'il veut laisser loin dehors la fièvre et l'agitation, et les choses s'écoulant d'elles-mêmes n'en prendre possession, accompagné simplement dans ses murs par une musique, de la lecture, ou par une tasse de thé partagée avec une femme, au bord d'un lit. Sur le lit, l'enfant écoute : "*Bâillonné ? simplement farouche / attendant qu'on se taise, / patiemment, au coin du bois.*"

L'attention- aux petits joueurs de ballons et aux chiens des rues ou des salons, aux chanteurs de l'aube et aux rumeurs de la nuit, à la vie de rien comme à la mort de tout - se livre ici dans un dialogue fugitif avec le monde ; poèmes courts sur une réalité qu'ils saisissent par bribes, par instants ; réalité fragmentée comme les parties d'un verre brisé. Mais ne prétendant pas retrouver un verre complet ou une réalité pleine, le poète ne touche pas aux débris, il les écoute, les éclaire, en tire éclats avec la délicatesse de celui qui sait se retirer, qui sait attendre ; attendre que le vent se calme, que la pluie cesse, que la femme rentre, ou encore, que le thé infuse.

Christophe Gence

JOSÉE LAPEYRÈRE : *COMMENT FAIRE LE TOUR*, POINT HORS LIGNE

Voici un livre qui tient du paradoxe accompli. On peut le lire comme un récit, voire une épopée : la plus contemporaine qui soit, la plus vivante, la plus commune peut-être, en ce qu'elle appartient à la communauté, n'existe que d'être vécue en commun, et partagée. On peut le lire comme on regarderait un film, se laisser emporter par le flux coloré des images, d'où se dégage un sentiment de puissante légèreté, comme dans un rêve heureux. Il s'agit pourtant ici de la réalité la plus concrète, banalisée par les médias : un événement sportif, le Tour de France, le Tour. Réalité décrite avec une rigueur de spécialiste. Tout est dit, précisément articulé, de ce qui aurait pu être noté par un, certes excellent, reporter de journal sportif, depuis les origines, l'invention du Tour par Henri Desgranges et Géo Lefèvre, ses différentes étapes, celles du parcours, comme celles des *Tours* successifs, illustres à tel ou tel titre, jusqu'à la forme et au matériau composant une selle, un guidon, une roue.

La puissance d'envoûtement tient sans doute à l'acuité du regard ici posé, à une attention très fine et pourrait-on dire amoureuse, portée au détail, à l'égalité de traitement accordée à chaque objet, fût-ce le plus humble, ou supposé tel. Ici tout compte, et fait conte : éléments de mythe, où se nourrit la pensée. Car le Tour y est donné pour ce qu'il est, comme tout grand événement sportif : acte de pensée, qui convoque la pensée.

Cette conception de l'acte comme pensée ouvre dans le livre une autre dimension. Le sous-titre, *Eloge de la course*, nous introduit dans un domaine plus singulier.

Cité en quatrième de couverture, un mot de Galillée "le discours est comme la course", ici repris, se déploie, se médite. Quelque chose se dit, se trame au fil des pages, de la nature du langage, de ses articulations, de ses failles, de ses accès, de ses précipitations, ses mouvements, ses déplacements, quelque chose qui accompagne la boucle formée par le Tour, et qui trace au-dessus, ou en-dessous, de la ligne géographique du trajet une autre ligne, en contrepoint, décrivant l'aventure jouée par la langue dans tout récit et jusque dans le récit minimal que peut constituer une phrase. Sur cette autre ligne, on dirait mélodique, nulle sécheresse théorique, mais au contraire un accueil, une écoute, un écho de et vers ce qui est avant tout élan vital. "*La course*" écrit Josée Lapeyrère, et au point où elle l'écrit on peut entendre aussi bien : la langue "*n'est pas un défi à la vie mais doit maintenir celle-ci sur le mode le plus accompli, afin d'arriver au but.*"

La langue, dans ce livre, est vue autant qu'entendue. Avec limpidité. Avec un bonheur d'intelligence qui est le bonheur même. Pour tout dire, avec grâce.

Michelle Grangaud

À PROPOS DE POÉSIE GRECQUE ET LATINE

YVES BATTISTINI : LYRA EROTICA

VI^e^ siècle de notre ère - IX^e^ siècle avant Jésus-Christ,

anthologie subjective, et partiellement bilingue (10-12 %), *de* (et non pas *des*) textes grecs ayant trait, d'une manière ou d'une autre, à l'amour. Éditions de l'Imprimerie Nationale, 1992, 328 p., 160 F.

Mieux vaut ne pas prendre ce livre pour ce qu'il n'est pas.

Ce n'est pas une *anthologie de la poésie grecque* ancienne, offrant la découverte d'ensemble ou le plaisir de relire. Ce n'est pas non plus, en ce sens, une *anthologie des textes grecs relatifs à l'amour*. Platon ne figure ici qu'avec une vingtaine de vers d'attribution douteuse, et, sans *Phèdre* ni *Le Banquet*, il fait piètre figure auprès de Plotin, qui occupe douze pages et qui est ainsi, après Sophocle et Sapphô, avec Pindare et Euripide, l'un des auteurs les plus abondamment représentés.

Yves Battistini propose «un parcours parmi des textes de grec ancien, présentés et nouvellement traduits.» Malgré le titre, le parcours ne s'effectue pas principalement à travers la poésie lyrique. Si la poésie –en général– occupe la majeure partie du livre, il y a également beaucoup de prose. L'explication (p. 9) est assez expéditive : la prose aussi «est calculée (...) Platon a longtemps médité avant d'agencer les huit premiers mots par lesquels s'ouvre son livre fondamental : *La République.*» Et voilà pour la forme. La question du poème et de la poésie ne sera pas menée plus loin. Elle ne reparaîtra guère que sur le mode impressionniste ou sous l'aspect incantatoire d'une rafale de références ou de mots savants (p. 254 et 259). Là n'est sans doute pas l'essentiel pour l'auteur, puisque «la donnée première» est à ses yeux «une création littéraire qui délivre les ombres de la caverne pour leur donner accès à la patrie céleste, à l'idéal de l'art.» (p. 143).

Le livre n'est pas non plus une édition tout à fait bilingue. Certaines des traductions sont suivies de leur version originale, mais de manière à ne presque jamais offrir les délices –ou l'horreur– du face à face. Yves Battistini suggère (p. 10) de ne pas «prendre la traduction pour le but, mais pour un moyen, un relais momentané avant de revenir à l'origine (...)» L'expression révèle peut-être plus qu'il n'y paraît le sens de la démarche –et de la chronologie. En effet, conformément au sous-titre, le parcours ne suit pas le fil de l'histoire, mais le remonte, pour la nier : «Retour amont, retour aux sources, jusqu'à Homère, la pureté et la chasteté absolues. Que si le temps est circulaire, (...) s'instaure ainsi (...) un *dialogue des vivants*, tissant la trame d'un éternel présent.» (p. 11). La lecture du texte original, après celle de la traduction, devient ainsi la métaphore d'une révélation mystique, le couronnement d'une ascèse. *La pureté et la chasteté absolues* sont au bout des déportements et de la conjonction des sexes, et une métaphysique du bordel (p. 13) prélude à la révélation et à l'extase de devenir «un avec le divin» (voir p. 61 à 63, l'introduction aux extraits de Plotin)... Pourquoi pas ?

Placé sous l'invocation de René Char (p. 9, 12, 304), et trouvant chez Plotin sa philosophie, le parcours –personnel– que propose Yves Battistini est une mise en perspective *psychagogique* ou *initiatique* (Sapphô est déclarée *initiée* sur le premier rabat de couverture). L'auteur peut bien, dans les introductions particulières à chacun des textes, se

donner, non sans une certaine affectation, le contrepoint –le contrepoids ?– d'évocations plus triviales tirées d'un cinéma et d'une littérature à l'occasion *populaires*, la posture philosophique n'en demeure pas moins d'essence aristocratique.

Du point de vue scientifique, il est assez étonnant de renvoyer le lecteur indistinctement à A.S.F. Gow, dont le *Théocrite* (2 vol. Cambridge, 1950) fait autorité, et à Claude Metra (p. 144) ; la référence à Robert Graves (p. 9) est peu rassurante ; la référence insistante (p. 9 et 61) à Julius Evola est franchement inquiétante. (Conseillons, par exemple, aux lectrices d'*Action poétique* ses considérations sur «la fonctionnalité sexuelle de la pudeur féminine», dans *Métaphysique du sexe*, Paris, Payot, 1968, p. 140 et suivantes.)

Reste que l'on trouve ici quelques fragments de poètes peu accessibles par ailleurs à la curiosité du lecteur, comme Alcman, Stésichore ou Ibycos. Et, même si le traducteur –excellent helléniste et souvent plein de finesse, mais fort, sans doute, de n'avoir pour tâche que de ramener au grec– a parfois d'étranges négligences (le texte de Gauradas, p. 22, est incompréhensible, précisément, pour qui n'a pas lu l'original), ce livre suggère, à glaner, plus d'une chose intéressante et belle.

Dominique Buisset

Rappels :

- La traduction des poèmes et fragments de Sapphô par Yves Battistini est en cours de publication chez Michel Chandeigne : le tome I, *Le Cycle des Amies*, est paru, le tome II est annoncé pour l'automne.

- Il y a lieu d'engranger le choix d'*Odes* d'Horace déjà mentionné dans le numéro 127 d'*Action poétique* :

HORACE (Quintus Horatius Flaccus, 65 - 8 av. J. C.)
Odes (Livre Premier, choix du Livre II), *Chant séculaire*, édition bilingue, traduction en vers et présentation par Claude-André Tabart, Orphée/La Différence, 1992, 39 F.

Un second volume est annoncé ; on reviendra donc sur l'ensemble en son temps.

D'une manière un peu surprenante, Claude-André Tabart suit souvent de fort près la traduction, scrupuleusement informative, de F. Villeneuve (C.U.F./Budé, 1924). Il la met en rythmes pairs (6/8/12, et jusqu'à 18). L'opération se fait parfois au prix de la perte de quelques nuances ; souvent, aussi, la lisibilité en est accrue. Indéniablement, pour qui est familier des cadences «classiques», il y a là une occasion de prendre facilement un premier contact avec Horace.

Vient de paraître :

à La Délirante, un volume d'épigrammes de Paul le Silentiaire (VI^e^ siècle ap. J. C.) traduites du grec par Pascal Charvet.

VENDREDI 13, n°1, n°2 : une nouvelle revue (16 pages, sans couverture, à relier chaque année), une revue critique dirigée par Emmanuel Hocquard et Claude Royet-Journoud, publiée par le Centre de Poésie et Traductions de la Fondation Royaumont (95270 Asnières-sur-Oise). Des notes de lecture, des articles, des lectures, par des écrivains d'aujourd'hui, d'écrivains d'aujourd'hui (ou d'autrefois), d'ici et d'ailleurs. La précision, quelquefois, quelquefois la divagation, toujours la qualité dans l'effort d'écriture et de réflexion. Francis Cohen, Françoise de Laroque, Joëlle Gleize, Dominique Fourcade, Jean-Marie Gleize, Charles Bernstein, Martin Melkonian... A propos de Danielle Collobert, Jean Daive, Jean Tortel, Hélène Bessette, Rilke, Roubaud, Michel Couturier... (25 F.)

DIGRAPHE, n°60 : Poètes civils aux cris des murs, 27 textes de poètes accompagnent les images, les inscriptions sur les murs de Jérusalem (Mercure de France, 75 F.)

LA MAIN DE SINGE, n°4 : Arno Schmidt, Edward Stachura, Guy Davenport, Jacques Roubaud... (Comp'Act, 80 F.)

LA SAPE, n°30 : Archibald Macleish, Philip Lamantia (Résidence de la Forêt, 10, allée de la Quintinie, 91230 Montgeron, 50 F.)

PO&SIE, n°60 : G.-B. Marino (Madrigaux), G.-G. Belli (Poèmes), Mina Loy (les premiers poèmes), Gérard Noiret, Claude Mouchard... (Belin, 60 F.)

POLYPHONIES, n° 15 : "Dialogues" (pourquoi faut-il, diable, que Paul Zumthor écrive des poèmes ?)... (Distique, 65 F.)

CAHIERS TRISTAN L'HERMITE, n° XIX : consacré à des "questions de poétique". Avec le "Prélude", les "Stances à l'honneur de Sylvie" et l'"Ode à Monsieur de Montauron". J.-P. Chauveau, Françoise Graziani, Catherine Grisé... (Rougerie)

IF

IF, n°1 : une nouvelle revue faite à Marseille et munie d'une carte marine. Un album Marina Tsvétaïeva (avec Christian Garcin, Boris Pasternak, Anna Akhmatova), poèmes traduits du russe, texte français Henri Deluy ; une prose de Bruno Cany, un oratorio de Jean-Charles Depaule, des fragments d'un traité des fards et des confitures de Nostradamus présentés par Jean-Yves Casanova ainsi qu'une réponse de Jean Todrani à une question de Jean-Jacques Viton. (12, place Castellane - 13006 Marseille, 60 F.)

Des mots à ne pas oublier

Malignité : n. f. (1120, latin : malignitas) : malveillance, méchanceté, malice, nocivité.

"Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ?
Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ?"

Racine, *Britannicus, I, 1*

action poétique

Abonnement ou réabonnement

Nom ..... Prénom .....

Adresse.....

.....

Je m'abonne pour.....an(s) à la revue.

France : ❑ 1 an (4 n°) 200 F - ❑ 2 ans (8 n°) 340 F

Etranger : ❑ 1 an (4 n°) 300 F - ❑ 2 ans (8 n°) 560 F

Pour l'étranger : la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

• Je désire également recevoir les numéros suivants :

(voir la liste des numéros disponibles).....

• Je vous adresse la somme totale de .....F

Action poétique, C.C.P. 4294-55 Paris.

Rue J. Mermoz, résidence La Fontaine-au-Bois n°2 - 77210 Avon.

LIRE

ANDRÉ DU BOUCHET : Matière de l'interlocuteur, *Fata Morgana*

TED PEARSON : Mnémoniques, *Royaumont*

LOUIS ALTHUSSER : Autobiographies, *Stock*

JOSEPH GUGLIELMI / MARC CHARPIN : Principe de paysage, *La porterie*

GIL JOUANARD : Aires de transit, *Seghers*

WALT WHITMAN : Poèmes, *Gallimard/Poésie*

ANDRÉ DU BOUCHET : Axiales, *Mercure de France*

RENÉ DAUMAL : Correspondance, 1915-1928, *Gallimard*

JEAN-CLAUDE MILNER : Constat, *Verdier*

LOUIS DANIEL BRODSKY : La terre avide, *Gallimard*

PIERRE LE PILLOUËR : Pancrailles, *TXT*

GENEVIÈVE MOUILLAUD-FRAISSE : Sur la fission du cœur, *Noesis*

CLAUDE MINIÈRE/CLAUDE VIALLAT : Traité du scandale, *La différence*

JOHN A. SCOTT : Translations, *Royaumont*

CHRISTIAN GABRIEL/LE GUEZ RICORD : Les heures de la nuit, *La Sétérée*

VÉRONIQUE PITTOLO : Montage, *Fourbis*

JACQUES RÉDA : Nouveau livre des reconnaissances, *Fata Morgana*

ANTOINE EMAZ : C'est, *Deyrolle*

JULIEN BLAINE/JOËL HUBAUT : Fioriture, *C.R.E.M.*

ANNE DE STAËL : Cingles, *Deyrolle*

HENRI DELUY : La Répétition autrement la Différence, *Fourbis*

VÉRONIQUE VASSILIOU : La Voix, *La main courante*

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE JAPONAISE CONTEMPORAINE, *Gallimard*

JOSÉ ANGEL VALENTE : Mandorla, *Unes*

MAURICE BENHAMOU : Tension superficielle, *Unes*

WILLIAM CARLOS WILLIAMS : Tableaux d'après Bruegel, *Unes*

L'HUÎTRE AUX PETITS LÉGUMES

J'aime les huîtres. J'aime tout ce qui concerne les huîtres. J'aime entendre les huîtres (lorsqu'elles se raclent la gorge, serrées dans les paniers accumulés en tas et formant barricades). J'aime les écouter ; j'aime les voir ; j'aime l'odeur des huîtres ; j'aime les odeurs de l'huître ; j'aime tout ce que je sais de l'huître, et tout ce que j'apprends ; j'aime qu'elle ait pu s'appeler *oistre*, au douzième siècle, et *uistre* au XVI', et *ostrea* en latin, et *ostreon* en grec, et *oyster* en anglais, et *ostra* en provençal ; j'aime qu'il s'agisse d'un nom courant de plusieurs espèces de mollusques à deux valves inégales lamellibranches à double coquille feuilletée ou rugueuse formant charnières...

huîtrier

J'aime tout ; j'aime l'ostréiculture et les mois sans *r* ; j'aime les bourriches (et qu'on puisse les appeler des cloyères) ; j'aime que l'huître soit un coquillage et un fruit de mer ; j'aime la nacre et j'aime les perles ; j'aime que l'huître soit hermaphrodite et qu'on puisse dire *«raisonner comme une huître»* (stupidement), *«fermé comme une huître»* (hermétiquement) ; j'aime *«L'huître et les plaideurs»* –la fable (et j'aime *La Fontaine*) ; j'aime les Egyptiens, les Assyriens, les Grecs, les Chinois, les Romains,qui aimaient les huîtres ; j'aime que l'huître soit absente de la Bible et que *l'ostracisme* tire son éthymologie de *ostreon* (voyez l'explication dans votre dictionnaire !) ; j'aime qu'elle soit riche en vitamines, en sels de phosphore, de chaux, de fer, de manganèse, et en iode ; j'aime les huîtres sauvages, les huîtres de pleine mer et les huîtres parquées, les bassins artificiels (les *«claires»*) ; j'aime les bancs d'huîtres, les couteaux, les fourchettes et les plats à huîtres ; j'aime les belons –huître plate dite huître vraie– ; et les fines de claire et les spéciales ; celles qui viennent d'Arcachon, de Cancale, d'Ostende, de Marennes, de Courseulles, de Bouzigue, de Zélande (Pays-Bas), de Malpeque (Canada), et celles qui proviennent d'Irlande, du Brésil ; et les Natives anglaises ; j'aime qu'on les vende à la douzaine et au poids ; j'aime qu'on les mange, qu'on les gobe, qu'on les déguste ; j'aime que l'huître vive immobile, fixée aux rochers ou sur une matière solide ; j'aime qu'elle bâille ; j'aime qu'on puisse la condimenter au safran, au curry... ; j'aime que ses ennemis soient le bigorneau, l'étoile de mer, la raie, la pieuvre, la dorade, la femme, l'homme... ; j'aime trouver le nom dans *Cyrano de Bergerac*, et *Villon, Boileau, Voltaire, Diderot...* ; j'aime l'huître pied de cheval, et l'huître pirogue et l'huître crête de coq.

J'aime aussi qu'il y ait opposition vive entre les amateurs, entre ceux qui aiment les huîtres ouvertes juste avant d'être servies et ceux qui les préfèrent ouvertes la veille pour que l'eau s'évapore ; entre ceux qui les veulent servies très froides, sur de la glace et ceux qui n'apprécient pas une trop grande froideur ; entre ceux qui les accompagnent de jus de citron, ou de poivre, ou de vinaigrette échalotée et ceux qui ne les goûtent que nature.

J'aime qu'il y ait opposition entre ceux qui ne les conçoivent que nature, et crues, et ceux qui les estiment aussi en apprêts chauds ; je les aime nature et crues et je les aime en hors d'œuvre à l'andalouse, en barquettes, avec des crépinettes ou des saucisses ; et je les aime en cuisine, j'aime les noix de chair à la Maryland, au lard (dites alors *«anges à cheval»*), en daube, marinées, en rissoles, farcies, en coquilles, en attereaux, à la diable, frites, en capucine, soufflées, panées, en bouchées, en beignets, à la normande, à la Mornay, en panequets, à la Tartare...

Mais, cuites, je les aime surtout ainsi : faire revenir dans un fumet de poisson des blancs de poireaux, des cœurs de laitue, de petits oignons frais, des pommes de terre, des cœurs d'artichaud. Conserver au chaud ; placer les huîtres, une douzaine par personne, des belons n°2 si possible, sur un plat qui va au four, lorsque les huîtres s'ouvrent les sortir, détacher les noix, les égoutter, garder l'écaille principale et surtout bien recueillir l'eau ; passer l'eau au chinois, la mettre en casserole avec deux verres du vin que vous boirez ; porter à frémir (à peine) avec les noix d'huîtres ; poser les noix dans les écailles ; passer le jus de cuisson au chinois, y mêler deux jaunes d'œuf (ou plus suivant le nombre d'huîtres : un jaune par douzaine) avec sel, crème fraîche (10 cl par douzaine) ; verser ce bouillon sur les huîtres remises en écailles dans un plat qui contient les légumes (qui vont tenir d'aplomb vos huîtres) ; gratiner très rapidement après un tour de moulin à poivre. Avec un vin blanc très sec et du pain beurré.

H. D.